BALLADES D'AMOUR

Sté des Editions
LOUIS-MICHAUD
168, Bd St GERMAIN, PARIS

Les Ballades d'amour



LES
BALLADES D'AMOUR

A LA MÊME LIBRAIRIE

Sonnets d'amour, choix et introduction par A. SÉCHÉ... 1 vol.
Les Poètes-misère, choix et introduction par A. SÉCHÉ.. 1 »
Les Poètes sociaux, choix, préface et notes par POINSOT et NORMANDY.......................... 1 »
Les Poètes patriotiques, choix, préface et notes par NORMANDY et POINSOT.................... 1 »
Les Poètes libertins, choix, préface et notes par G. NORMANDY................................... 1 »
Les Chansonniers gaillards, choix, préface et notes par G. NORMANDY........................... 1 »
Les plus jolis Vers de l'année (1907, 1908, 1909, 1910, 1911 et 1912), choix par A. SÉCHÉ................. 6 »
Poésies fugitives, choix, préface et notes par F. COUSOT. 1 »
Les Poètes de la Mort, choix, préface et notes par LÉON LARMAND............................. 1 »
Les Poètes de la Ripaille, choix, préface et notes par LÉON LARMAND........................ 1 »
Les Poètes humoristes, choix, préface et notes par G. NORMANDY................................ 1 »
Les Poètes de la Femme, choix, préface et notes par LÉON LARMAND............................. 1 »
Les Poètes de la Nature, choix, préf. et notes par F. COUSOT. 1 »
Les Poètes du Rire, choix, préf. et notes par M.-C. POINSOT 1 »
Les Satires contre les Femmes, choix, préface et notes par LÉON LARMAND........................ 1 »
Les Poètes comédiens, préface, notices et choix par ROBERT OUDOT et A.-L. LAQUERRIÈRE......... 1 »
Les Poètes parodistes, choix, préface et notes par PAUL MADIÈRES.......................... 1 »
Les Poètes du Baiser, choix, préface et notes par MARIUS BOISSON............................ 1 »
Les Poètes de Paris, choix, préface par CAMILLE LEMERCIER D'ERM......................... 1 »
Les Poètes des Gueux, choix, préface et notes par MAURICE GAUCHEZ......................... 1 »
Les Poètes religieux, choix, préface et notes par LÉON LARMAND............................. 1 »
Les Poètes de la Courtisane, choix, préface et notes par A.-L. LAQUERRIÈRE.................... 1 »
Les Ballades d'amour, choix, préface et notes par C. LEMERCIER D'ERM......................... 1 »

Bibliothèque des Poètes français et étrangers

sous la direction d'ALPHONSE SÉCHÉ

Déjà parus : **26** vol. illustrés de portraits et d'autographes :

Musset, Byron, Ronsard, Béranger, Heine, Chénier, Scarron, Edgar Poe, Hégésippe Moreau, du Bellay, Gérard de Nerval, Brizeux, Casimir Delavigne, Charles d'Orléans, Louis Uhland, Léopardi, Voltaire, Gœthe, Corneille, Millevoye, Lope de Vega, Villon, Desbordes-Valmore, Baïf, Voiture, Parny.

Les Muses françaises (Anthologie des femmes poètes) par A. SÉCHÉ, 85 portraits.................. 2 vol.
Les Conteurs galants du XVIII

LES BALLADES :: :: D'AMOUR :: ::

du XIIe siècle à nos jours

CHOIX, PRÉFACE ET NOTES

Par

C. LEMERCIER D'ERM

Illustré de 9 gravures

SOCIÉTÉ DES ÉDITIONS
:: LOUIS-MICHAUD ::
168, boulevard St-Germain, 168
PARIS

PRÉFACE

Si *quelque amateur distrait ou mal averti de nos élégances littéraires, voyant ce titre prometteur :* Ballades d'Amour *à la vitrine d'une librairie, s'avisait de le prendre pour synonyme de* l'Amour en balade, *il éprouverait sans doute une certaine déception, en ouvrant le livre, à n'y trouver, au lieu d'histoires égrillardes, que de courts poèmes, strictement cadencés selon des rythmes traditionnels, mais dont pourtant la fantaisie semble la qualité première. Si toutefois ce lecteur était un homme de goût qui s'ignore ou qui se cherche, il ne manquerait pas d'être séduit par le charme particulier de ces fleurs du pays de France dont le discret parfum persiste à travers les siècles, imprégnant d'un égal arome l'œuvre des Villon et des Marot, des La Fontaine et des Banville.*

C'est que la ballade classique *française est un genre parfaitement original qui tire d'elle-même toutes ses ressources et n'a rien emprunté aux littératures étrangères. Elle est un des plus anciens genres nationaux qui aient vu le jour en ce pays. Elle n'a rien de commun avec la ballade écossaise, ni avec la ballade allemande, ou* lied, *acclimatée par les romantiques.*

*Nous possédons, sur les origines de la ballade, deux ouvrages particulièrement intéressants à consulter : le premier es l'*Histoire de la Ballade *de Charles Asselineau, publiée en guise de préface au recueil des* Trente-six Ballades joyeuses

de Théodore de Banville (1); *le second, plus récent, est une thèse allemande de M. Frédéric J. A. Davidson* (2), *Canadien.*

« *La Ballade, dit Asselineau, est un genre spécial ayant sa forme propre, ses lois fixes et inviolables. C'est, de plus un genre national, né du sol, non moins que le Rondeau, né gaulois, ni que le Sonnet, invention des vieux trouvères, rapporté et non apporté de Florence par Du Bellay...*

« *Henry de Croï* [*l'auteur du premier traité de poétique imprimé en français* (3)] *ne dit rien de l'origine de la Ballade et n'en nomme pas l'inventeur. Mais, en ces temps anciens, on le sait, il n'y a point d'inventeurs : le poète et l'artiste s'appelaient multitude. Poèmes et cathédrales étaient l'œuvre de tous et du temps.*

« *L'opinion commune des érudits est que ces anciens rythmes français : Sonnet, Rondeau, Ballade, Triolet, etc., ont été mesurés, calqués sur des airs notés, airs à chanter ou à danser. Sonnets, Rondes, Ballets, ont effectivement le même sens de chant ou de danse. Il y a là quelque chose d'analogue au système poétique des Grecs et des Arabes, dont les rythmes poétiques se ramènent tous à un certain nombre de types, de patrons, de* timbres. »

Les XIVe *et* XVIe *siècles furent pour la Ballade, le Chant Royal et le Rondeau une période particulièrement glorieuse. Moins en faveur dès la Renaissance, ils furent complètement délaissés à partir du* XVIIe *siècle. Ce n'est que dans la seconde moitié du* XIXe *qu'ils nous furent rendus par un exquis poète,*

(1) Théodore de Banville : *Trente-six Ballades joyeuses*, précédée d'une histoire de la Ballade par Charles Asselineau (in-16, Paris, 1973).

(2) *Ueber den Ursprung und die Geschiechte der französischen Ballade* (« De l'origine et de l'histoire de la Ballade française »), thèse allemande de doctorat de l'Académie, présentée à la Faculté de Haute Philosophie de l'Université de Leipzig, par Frédéric J.-A. Davidson, de Toronto (Canada) — in-8°, Leipzig, *anno* 1900.

(3) *L'Art et Sciences de Rhétoriques, pour faire Régimes et Ballades*, par Henri de Croï ; — impr. à Paris par Anthoine Vérard, in-4° gothigue, 1493; — réimpr Crapelet, à Paris, 1832

Théodore de Banville, virtuose sans égal des rythmes français, au rare talent de qui, cependant, les générations présentes n'ont point assez rendu hommage.

***

Mais que devient, dans tout ceci, l'amour, « l'Amour en Ballades »?... Eh! mon Dieu, pour le Rondeau aussi bien que pour la Ballade, l'Amour fut de tout temps et reste, comme on le verra en lisant ces pages, le thème favori, le thème inépuisable. L'amour multiplie, sous toutes ses formes, avec toutes ses nuances, l'amour qui chante ou qui sourit, l'amour qui souffre, l'amour qui pleure, l'amour qui raille ou qui maudit l'amour galant et bel-esprit, l'amour tendre, l'amour libertin, l'amour cruel, jaloux et passionné, tout l'amour tient dans ces petits poèmes qui, soumis à des lois rigoureuses, à la plus arbitraire des disciplines prosodiques, revendiquent, par ailleurs, pour déconcerter la monotonie aux aguets, une entière liberté d'allure et d'inspiration.

Camille LEMERCIER D'ERM.

CHOIX de BALLADES

ADAM DE LA HALLE

(XIIe siècle)

S'en merci Amour.

Si nul doit pour bien aimer
Avoir volente (1) jolie,
Ne courage de chanter
Faillir ne devraie mie;
Car j'ai dame bien garnie
De sens et d'honnour :
S'en merci Amour.

J'ai mis jà sans dessevrer (2)
Cœur et corps en sa baillie,
Car belle est à regarder,
Courtoise et bien enseignie,
Et, trop plus que je ne die,
Pleine de valour :
S'en merci Amour.

Donc, puisqu'Amour peut donner,
C'est désir d'avoir amie,
Donc, ne quier-je jà lever (3)
De si douce maladie;
Car je crois que j'ai choisie
Des bonnes la flour :
S'en merci Amour.

(1) Amante.
(2) Sans hésiter.
(3) Je ne cherche point à me guérir.

GUY DE LA TRÉMOÏLLE

(13..-1398)

En ciel un Dieu, en terre une Déesse.

De grand honneur Amoureux enrichir
Ne peut, s'il n'a loyauté en sa vie;
Et, pour ce, fais dedans mon cœur fleurir
Loyale amour d'humilité garnie,
Dont doucement, sans fausseté, servie
Sera la fleur nonpareille d'honneur.
De grand'beauté, de bonté, de valeur
Qui de mon cœur souveraine maîtresse
Est et sera. J'aurai Dame et Seigneur,
En ciel un Dieu, en terre une Déesse,

A ce, me veux, tout mon vivant, tenir,
Sans ressembler la fausse compagnie
De ceux qui vont prier et requérir
Dames plusieurs, et font partout amie,
A leur pouvoir, pour leur grand'tricherie;
Si font vilain, envieux et menteur,
Outrecuidé, félon, fol et vanteur,
Tout leur désir à faux-penser s'adresse,
Tel gent reni (1); si prends pour le meilleur
En ciel un Dieu, en terre une Déesse.

Car tels tricheurs font l'honneur ameurir (2)
De mainte dame, en qui n'a vilainie,

(1) Je renie.
(2) Dépérir.

Tant par jongler (1) com' par leur foi mentir.
L'un jure Dieu, l'autre sainte Marie,
En promettant loyauté qu'ils n'ont mie,
De faux-semblant font leur droit gouverneur,
Lui malôtru, lui méchant, lui bourdeur (2),
Tous sont parjur' ! Pour ce, leur fais promesse
Que j'aime mieux à servir, par douceur,
En ciel un Dieu, en terre une Déesse.

ENVOI

Prince, je tiens que qui veut acquérir
De vraie Amour les biens et la hautesse
Tant seulement doit en son cœur choisir,
En ciel un Dieu, en terre une Déesse.

(1) Tromperie.
(2) Mal galant.

JEHANNOT DE LESCUREL

(XIVe siècle)

Je ne puis mieux souhaiter.

Amour, cent mille mercis
De l'honneur que par vous ai;
Car j'aime et suis vrai amis (1),
Et suis aimé, bien le sai (2),
De belle et bonne au cœur vrai,
Et telle, qu'à droit juger,
Je ne puis mieux souhaiter.

Jalousie et Fol-Avis
Firent que me courrouçai
A elle, par quoi eschis (3)
Fui d'elle, et en tel émoi
Que de deuil mourir cuidai (4);
Amour m'a fait apaiser :
Je ne puis mieux souhaiter.

Très noble dame gentis (5),
Vers vous plus ne m'éprendrai,
Ains', vous servirai tous dis (6),

(1) Singulier à forme de pluriel, pour la rime.
(2) Je le sais bien.
(3) A cause de quoi je fus.
(4) Pensai.
(5) Gentille.
(6) Toujours.

Et pour votre amour serai
Gai, et les bien celerai
Qui me font esléessier (1) :
Je ne puis mieux souhaiter.

Enamourez-le de mi.

Amour, que vous ai méfait (2)
Que suis amie non aimée?
Au doux plaisant m'avez fait,
Lasse, et point ne lui agrée.
Et de quelle heure suis née
Quand je n'ai loyal ami?
Amour douce et désirée,
Enamourez-le de mi (3).

J'ai grand'peur que il n'ait
Ailleurs mise sa pensée;
Car tant est de doux attrait
La guise si savourée,
Qu'aucune autre énamourée
L'a attrait, ce crois, à mi;
Amour douce et désirée,
Enamourez-le de mi.

Ses regards m'ont du corps trait (4)
Mon cœur; ainsi m'a navrée
Doucement; très bien me plaît.
Dieux ! s'aussi m'avait donnée
S'amour (5), jà plus beneurée (6)
Ne serais : pour ce, vous pri,

(1) Me réjouir.
(2) Quel mal vous ai-je fait?
(3) Rendez-le amoureux de moi.
(4) Arraché.
(5) Son amour.
(6) En peine.

Amour douce et désirée,
Enamourez-le de mi.

Qui la voit s'en émerveille.

Amour, aux vrais cœurs commune,
M'a à aimer adonné
Noble Dame, en qui Fortune,
Nature et grâce ont ouvré,
Si, qu'en bonté n'en beauté,
Je crois, n'a point de pareille :
Qui la voit s'en émerveille.

Franc cœur a, doux, sans rancune;
S'a le corps si bien formé,
Que je n'en sais au monde une
Tant belle à ma volonté;
S'a regard énamouré,
Face à point blanche et vermeille :
Qui la voit s'en émerveille.

Pour ce qu'aim' si haut aucune,
Gens me ont nice clamé :
Mal font, car Amour chacune
Personne éprend à son gré.
Ce m'a fait ainsi osé;
Par quoi s'on m'en déconseille,
Qui la voit s'en émerveille.

Amour le veut et consent.

Dame gracieuse et belle,
Sur toutes pleine de bien,
Par vous en joie revelle (1)
Mon cœur, que point ne retien (2);

(1) Se réveille.
(2) Retiens.

N'il ne se tient pas pour mien;
Vôtres (1) est; à vous se rend :
Amour le veut et consent.

Couleur avez si nouvelle,
Clair vis (2), corps gent, doux maintien,
Que jè de joie sautelle (3),
Quand vous avise (4) très bien.
Lors, gaiement me maintien (5),
Et aim' de certain talent :
Amour le veut et consent.

Ainsi Amour renouvelle
Ma joie; ainsi me soutien (6)
Par vous, douce damoiselle.
Dieux ! quand me direz-vous : « Tien (7). »
De merci? Sur toute rien,
Le désir, Belle au corps gent :
Amour le veut et consent.

Si n'y gagnerait-il rien.

D'Amour qui n'est bien celée
Peut mal venir. Pour ce di (8)
Que cil (9) a folle pensée
Et male (10), qui en épi (11)

(1) Vôtre.
(2) Visage.
(3) Je sautille de joie.
(4) Quand je vous vois.
(5) Je me maintiens.
(6) Je me soutiens.
(7) Tiens.
(8) Jour.
(9) Celui.
(10) Mauvaise.
(11) Pour épier.

Se met pour apercevoir
Quel j'ai d'Amour le pouvoir;
Car, si le savait très bien,
Si (1) n'y gagnerait-il rien.

N'onques (2) personne avisée
D'homme nul ne consentit
Chose qu'aussi ordonnée
Ne deût vouloir pour lui.
Qui épie peut savoir,
S'on le sait, si plus avoir
Ne devait que du poing tien,
Si n'y gagnerait-il rien.

Mais, par sa folle testée (3)
Acquiert mortel ennemi,
N'à nul de ceux il n'agrée
Auxquels il dit : « Je ce vi (4). »
Et ce, par son émouvoir (5)
Nous amants faisait manoir (6)
En tristesse et sans maintien,
Si n'y gagnerait-il rien.

Mon cœur lui remaint.

Comment que (7), pour l'éloignance
De très doux pays, où maint (8)
Celle qu'aim' sans décevance,
Ai souffert méchief maint (9),

(1) Ainsi.
(2) Jamais.
(3) Idée.
(4) J'ai vu cela.
(5) Par émotion.
(6) Demeurer.
(7) Malgré que.
(8) Demeure.
(9) Peines nombreuses.



L'AMOUR PETIT-MAITRE
(D'après Etienne Jeaurat.)

L'espoir qu'ai qu'encore m'aint (1)
La doucette simple et coie (2)
Fait que mon cœur lui remaint (3)
Et que mon corps vit en joie.

Par remembrer sa semblance (4)
Me sens d'aimer si atteint
Que mon cœur d'autre plaisance
N'a, ni de grief ne se plaint;
Le désir qui me remaint (5)
— Dieux, si qu'à loisir la voie —
Fait que mon cœur lui remaint
Et que mon corps vit en joie.

Souvent sans grief et pesance (6)
Que mon cœur lié soit feint,
Par ce qu'on ait connaissance
De quel mal le vis atteint,
Ni que la belle est, qui craint,
Pour que Amour, où que soie (7),
Fait que mon cœur lui remaint
Et que mon corps vit en joie.

Si votre bouche riant...

Belle, comm' loyaux amants,
Vôtre suis; car soyez moie (8).
Je vous servirai tous temps,
N'autre aimer je ne voudroie,

(1) M'aime.
(2) Simple et douce.
(3) Lui demeure attaché.
(4) Par le souvenir de ses traits.
(5) Qui me tient.
(6) Tristesse.
(7) Où que je sois.
(8) Mienne.

Ni ne puis; si le pouvoie,
N'y voudrais être entendant.
Et pour ce, si Dieu me voie,
Dame, bon gré vous sauroie (1),
Si votre bouche riant
Daignait toucher à la moie.

Si douce est, nobles et grands (2);
Car, si par vos gré l'avoie (3),
Je serais reconnaissant
Que de vous aimé seroie,
Et mieux vous en aimeroie,
Pour ce, beau cœur doux et franc,
Par si qu'aviser m'en doie,
Dame, bon gré vous sauroie,
Si votre bouche riant
Daignait toucher à la moie.

Votre vis (4) est si plaisant
Que jà ne me souleroie
D'être à vo (5) plaisir baisant,
S'aimé de vous me sentoie;
A mieux souhaiter faudroie.
Pour ce que soie sentent
Quelle est d'aimer la grand'joie,
Dame, bon gré vous sauroie,
Si votre bouche riant
Daignait toucher à la moie,

Pour ce, Amour, humblement prie...

Bonne Amour me rend
Douceur et joie

(1) Saurais.
(2) Noble et grande.
(3) Si je l'avais par votre gré.
(4) Visage.
(5) Votre.

Dont je l'en gracie (1)
Plus moult grandement
Que l'on ne pourroie
Desservir vers lui :
Car de vous m'a épris si (2),
Dame, qu'à vous tout m'octroi.
Pour ce, Amour, humblement pri
Qu'elle envers vous soit pour moi.

Car mon cœur ne tend
Ni n'est en voie,
Sachez le de si (3),
Qu'a votre corps gent,
Simplette et coie (4),
Servir sans détri (5) :
Ainsi m'a Amour saisi,
Et partant vous aime et croi.
Pour ce, Amour, humblement pri
Qu'elle envers vous soit pour moi.

Mon cœur s'y attend,
Et, si j'avoie
De vous nom d'ami,
Plus joyeusement
Qu'autre vivroie,
Je le crois ainsi :
Car d'un espoir de merci
Suis gai et joli en foi.
Pour ce, Amour, humblement pri
Qu'elle envers vous soit pour moi.

(1) Remercie.
(2) Je suis tant épris.
(3) Aussi.
(4) Douce.
(5) Sans détour

Bien l'en prendra par aventure.

Abondance de félonie
Me fait tels mots dire et trouver,
Que j'ai du tout en ma mestrie (1)
Mon cœur; je ne le quier celer.
S'aucun autre en veut ouvrer
Par haussage en manière dure,
Bien l'en prendra par aventure.

Qui désire merci (2) d'amie
De lui servir se doit peiner,
Et aimer joie et courtoisie,
Et tout orgueil doit achever :
Qui ainsi ne veut démener,
Je dis, par raison et droiture,
Bien l'en prendra par aventure.

Or, peut l'une ou l'autre partie
Amants maintenir en aimer (3),
Ou être humbles, ou seigneurie
Sur celle qu'il aime clamer;
Prenne le mieux pour agréer
A sa dame, et, s'en ce point dure,
Bien l'en prendra par aventure

Amour, faciez votre talent.

Amour, voulez-vous accorder
Que je meure pour bien aimer?
Vo vouloir m'estant agréer (4),

(1) Je n'ai plus du tout à moi.
(2) La faveur.
(3) En amour.
(4) Il me faut agréer votre volonté.

Mourir ne puis plus doucement.
Vraiement,
Amour, faciez (1) votre talent.

Trop de maux m'esteut (2) endurer
Pour celui que j'aim' sans fausser (3).
N'est pas par lui, au voir parler (4),
Ains' est par mauparlière gent (5).
Loyaument,
Amour, faciez votre talent.

Doux ami, plus ne puis durer
Quand ne puis ni n'os (6) regarder
Votre doux vis (7), riant et clair.
Mort, allégez mon grief (8) tourment,
Ou, briefment (9),
Amour, faciez votre talent

(1) Montrez.
(2) Il me faut.
(3) Sans fausseté.
(4) A vrai dire.
(5) Gent médisante.
(6) Ni n'ose.
(7) Visage.
(8) Dur.
(9) Sans tarder.

REGNAULT DE TRIE

(XIVe siècle)

Je me tendrai à la guignarde.

Je vous mercie doucement,
Entre vous quatre compagnons,
Quant il vous plaît aucunement
Ouïr de mes opinions
Sur les débats que beaux et bons
Mit en termes le bon Hutin,
Qui tant aima; mais à la fin
Le vis pour Amour si destrois (1)
Que visages pâles et froids
Portait par tristesse musarde :
Pour ce, vous dis qu'à cette fois
Je me tendrai à la guignarde (2).

Car il me semble vraiement
Que moult y a bonnes raisons;
Car s'un amoureux voit souvent
Belles dames de grands renoms,
Et il emploie ses saisons]
A les servir tard et matin,
Tendant toujours à bonne fin,
Il en sera trop plus courtois,

(1) Affecté.
(2) Au plaisir.

Et plus prisiée (1), c'est bien droits (2),
Sera sa manière gaillarde :
Pour ce, vous dis qu'à cette fois
Je me tendrai à la guignarde.

Mais quand on est en son jouvent (3),
Je ne dis pas qu'il ne soit bon
D'aimer de joyeux sentiment
En lieu seul; mais li guerredon
Ne veut pas que soit si félon
Comme fut cil (4) de Quchedin,
Qui en mourut. De tel butin,
Quitte ma part en tous endroits
A qui la veut, et je m'en vois (5)
Tout droit à la Joyeuse Garde.
Pour ce, vous dis qu'à cette fois
Je me tendrai à la guignarde.

(1) Prisée.
(2) Comme de juste.
(3) En sa jeunesse.
(4) Celui.
(5) Je m'en vais.

JACQUET D'ORLÉANS

(XIVe siècle)

Son cœur en un lieu tenir.

Aucuns veulent maintenir
Et plévir (1),
Et acerteiner forment (2)
Que qui veut d'amours jouir
Ni quérir
Plaisante et ébattement,
Il doit prier saintement,
Largement
Des femmes pour acquérir
Joie, et ne doit nullement
Longuement
Son cœur en un lieu tenir.

Mais ce sont mots pour trahir
Et honnir
Les jeunes cœurs vraiement
Qui veulent Amours servir;
Car mentir
Et parjurer faussement
Faut, et vivre laidement,
Et vilment (3),

(1) Affirmer.
(2) Formellement.
(3) Vilement.

Qui veut tell' vie sievir (1);
Si vaut mieux certainement
Loyaument
Son cœur en un lieu tenir.

Et cil (2) qui met son plaisir
En servir
Sa dame très loyaument,
Se peut d'un seul souvenir
Ejouir
Et vivre très liément (3).
Mais cil qui fait autrement,
Bonnement
Ne peut grand'joie accueillir;
Pour ce doit-on droitement,
Nettement
Son cœur en un lieu tenir.

(1) Passer.
(2) Celui.
(3) Agréablement.

LE SIRE DE CHAMBRILLAC

(XIV[e] siècle)

Je ne crains pas que mal m'en vienne.

Je, qui suis de toutes féru,
Fais bien à toutes assavoir
Qu'ainsi que me suis pourveu (1),
Long temps me pense à pourveoir (2) :
C'est en maints lieux. Car main et soir (3)
Ai tant voulu joyeuse vie,
Que, par Amour qui me maîstrie (4),
Ai souvent prié et requis;
Bien m'en suis en mon devoir mis
Et mettrai, mais qu'il m'en souvienne.
En mon conseil n'a (5) autre avis :
Je ne crains pas que mal m'en vienne.

Bien ai ouï de Troï'us,
Le beau, le preux, de haut pouvoir,
Qui a Brisaïda fut dru (6),
Ne d'autre aimer (7) n'eut nul vouloir.
Le bien qu'il en put recevoir
Fut qu'il demeura sans amie;
Car, quand de Troie fut partie,

(1) Pourvu
(2) Pense à me pourvoir.
(3) Matin et soir.
(4) Qui est mon maître.
(5) Il n'y a.
(6) Uni.
(7) Amour.

Dyomédès en fut saisi (1);
Sa Dame fut, il son ami (2).
Cela m'apprend que je m'abstienne
Qu'en lieu seul soit mon cœur assis :
Je ne crains pas que mal m'en vienne.

Encor me suis ramenteus (3)
Palamédès, qu'en put avoir (4)
Tous maux, tant qu'il vécut sans plus,
Pour Yseult dont Tristan fut hoir.
Mais Gauvain qui tant put valoir
En prouesse et en courtoisie,
Eut en maint lieu Dame choisie;
Moult fut vaillant, grands fut ses pris (5)
Et le Bourguignon Auberis
Eut mainte Dame. Ainsi m'advienne !
Si ces deux preux ensuis tous dis (6),
Je ne crains pas que mal m'en vienne.

(1) S'en saisit.
(2) Elle fut sa dame, lui son ami.
(3) Rappelé.
(4) Qui en put avoir.
(5) Grands furent ses exploits.
(6) Si j'imite ces deux preux toujours.

LE SIRE D'IVRY

(xive siècle)

Car je me tiens et me tiendrai à une.

De fausseté et d'aimer loyaument (1)
Parlent plusieurs, dont aucuns (2) veulent dire
Qu'il vaut trop mieux pour vivre liement (3)
Prier Belon et soudoyer Mabire,
Guigner d'un œil à Agnès, et sourire
A Marote, qu'être vrai amoureux
D'une sans plus; mais ce n'est point le mieux
De faire ainsi s'amour (4) partout commune :
Quant est de moi, je ne suis point de ceux (5),
Car je me tiens et me tiendrai à une.

Et si mettrai (6) sens et entendement,
Cœur et pouvoir, à fausseté despire (7)
Et ses servants (8) qui vont communément
Ainsi partout priant femmes à tire.
Tout leur bien c'est d'eux ouïr escondire (9),
D'être haïs et hués comme leups (10).

---

(1) Loyalement.
(2) D'aucuns.
(3) Doucement.
(4) Son amour..
(5) De ceux-là.
(6) Et ainsi je mettrai.
(7) En dépit de la fausseté.
(8) Et de ses servants.
(9) Médire.
(10) Loups.

Volontiers sont d'autrui bien envieux,
D'eux parjurer n'acomptent une prune (1) :
Si n'ai cure (2) de leur vie ni d'eux,
Car je me tiens et me tiendrai à une.

Pour ce ne veux plus tenir parlement (3)
De leur état (4), car chacun le doit fuire.
Mais quand un homme aime bien chèrement
Celle seule qu'Amour lui fait élire,
Pour acquérir sa grâce qu'il désire
Il met peine (5) d'être bien gracieux,
Hardi, vaillant, gent, joli et joyeux,
D'être prudhomm' (6), de vivre sans rancune :
Or' veuille Amour que je devienne itieulx (7),
Car je me tiens et me tiendrai à une.

Envoi

Prince loyal, si nul (8), soit jeune ou vieux,
Sert Fausseté, on le mette (9) en tels lieux
Qu'il ne voie jamais soleil ni lune.
Fausseté hais, et ses gens, et leurs jeux,
Car je me tiens et me tiendrai à une.

(1) Ne comptent pas pour une prune de se parjurer.
(2) Aussi n'ai-je cure.
(3) Dissertation.
(4) De leur façon d'agir.
(5) Il se met en peine.
(6) Homme averti.
(7) Tel.
(8) Si quelqu'un.
(9) Qu'on le mette.

LYONNET DE COISMES

(XIVe siècle)

Qui ce fera, soit de mon alliance.

Je ne suis mie (1) de cette opinion
Que l'on doive en plusieurs lieux aimer,
Mais je voudrais mettre m'intention (2)
A bien servir, ne jamais se fausser (3),
De toutes une (4), sans mon propos muer (5),
Etre joyeux, et vivre en espérance,
Gai et joli, doucement m'acesmer (6) :
Qui ce fera (7), soit de mon alliance (8).

Et me semble que j'ai bien grand'raison;
Je le vous puis trop clairement montrer.
Quand vraie Amour fait la promission (9),
Il y convient grands serements (10) jurer;
Cela doit-on tenir, sans trépasser (11),
S'on ne le fait (12), Dieu en prendra vengeance,
Et fermement toute jour (13) y penser :
Qui ce fera, soit de mon alliance.

(1) Je ne suis pas.
(2) Mon intention.
(3) Sans jamais de fausseté.
(4) Une entre toutes.
(5) Changer.
(6) M'éjouir.
(7) Qui fera cela.
(8) Soit mon ami.
(9) La promesse.
(10) Serments.
(11) Sans l'outrepasser.
(12) Si on ne le fait.
(13) Tous les jours.

On ne doit mie (1) employer sa saison
A tant de dames requérir et prier;
Qui (2) n'a de cœurs à si grande foison
Qu'on en puisse à chacune donner.
Si (3) en faudrait assez plus d'un millier,
Si l'on menait longuement cette danse ;
Mais je m'en pense moult (4) très bien garder :
Qui ce fera, soit de mon alliance.

(1) On ne doit pas.
(2) Nul.
(3) Aussi.
(4) Beaucoup.



LE PRINTEMPS, d'après Abraham Bosse.

AGNÈS DE NAVARRE-CHAMPAGNE

(1330-13..)

Chanson royale.

Ami, je t'ai tant aimé et chéri
Qu'en toi aimant me cuidoie sauver (1),
Lasse, dolente, et je ne puis en ti (2)
N'en ton dur cœur (3) nulle douceur trouver.
Pour ce de moi vueil hors joie bouter (4)
Et renier Amour d'orénavant,
Sa loi, son fait et son faux convenant;
Quand tu portes son visage de fée,
Cœur de marbre, cœur couronné d'aimant,
Ourlé de fer à la pointe acérée.

Quand ta beauté, mon cœur en toi ravi,
Amour voulut si fort m'enamourer
De ton gent corps, coint, appert (5) et poli,
Que je ne puis autre que toi aimer;
Or ne me veux ouïr ni regarder.
Si n'aimerais jamais (6) en mon vivant,
Ni fiance (7) aurai, si bien suis avisée,

---

(1) Qu'en t'aimant je croyais me sauver.
(2) En toi.
(3) Ni en ton dur cœur.
(4) Pour ce, je veux de moi ôter la joie.
(5) Joli, aimable.
(6) Aussi n'aimerais-je.
(7) Confiance.

Cœur de marbre, cœur couronné d'aimant,
Ourlé de fer à la pointe acérée.

Si je me plains et dis souvent : Aimmi (1) !
Qu'en puis-je mais? Ne dois-je bien pleurer
Car je n'ai pas la peine desservi (2)
Qu'il me convient souffrir et endurer.
Elle me fait trembler et tressuer (3),
Feindre, pâlir, frémir en tressaillant,
Quand pour ma mort vois en corps si vaillant,
Ouvertement, de fait et de pensée,
Cœur de marbre, cœur couronné d'aimant,
Ourlé de fer à la pointe acérée.

Honteuse suis quand je parole ainsi,
Et laidure est seulement d'y penser,
Qu'il n'appartient que dame à son ami
Doive merci ni grâce demander :
Car dame doit en riant refuser,
Et ami doit prier en soupirant,
Et je te prie souvent en pleurant.
Mais en toi truis (4), quand plus suis éplorée,
Cœur de marbre, cœur couronné d'aimant,
Ourlé de fer à la pointe acérée.

Envoi

Prince, onques ne vis, fors que maintenant (5),
Amant à cœur plus dur que diamant,
Ourlé de fer à la pointe acérée.

(1) Malheur à moi.
(2) Mérité.
(3) Transpirer.
(4) Je trouve.
(5) Jamais ne vit, excepté maintenant.

JEHAN FROISSART

(1333-1410)

Je vois assez, puisque je vois ma Dame.

Ne quier voir (1) Médée ni Jason,
Ni trop avant lire eux ou mappemonde,
Ni la musique, Orpheüs, ni le son,
Ni Herculès, qui cercha (2) tout le monde,
Ni Lucrèce, qui tant fut bonne monde,
Ni Pénélope aussi, car, par Saint-Jame,
Je vois assez, puisque je vois ma Dame.

Ne quier voir Virgile ni Caton,
Ni par quel art eurent si grand'faconde,
Ni Leandar (3) qui tout sans aviron
Voguait en mer, qui de rade est profonde,
Tout pour l'amour de sa dame la blonde,
Ni nul rubis, saphir, perle ni jame (4) :
Je vois assez, puisque je vois ma Dame.

Ne quier voir le cheval Pegason (5),
Qui plus tôt court en l'air ne vole aronde (6),
Ni l'image que fit Pygmalion

---

(1) Je ne désire pas voir.
(2) Qui parcourut.
(3) Léandre.
(4) Gemme.
(5) Pégase.
(6) Qui court plus vite dans l'air que ne vole l'hirondelle.

Qui n'eut pareil (1), première ni seconde,
Ni Oleûs (2), qui en mer boute (3) l'onde.
L'on veut savoir pourquoi? Pour ce, par m'âme (4),
Je vois assez, puisque je vois ma Dame.

Je puis moult bien ma Dame comparer.

Je puis moult bien (5) ma Dame comparer
A la fille du noble roi Priant (6);
Plusieurs en eut, mais celle veux nommer (7) :
Polixena la belle, la riant (8),
  En qui de tous biens eut tant (9)
Que de bonté et de beauté fut pleine.
Tout ainsi est ma Dame souveraine,
Car les grands biens que je perçois en li (10)
M'ont plusieurs fois, en pensant, réjoui.

Jeunette était Polixena, c'est clair,
Quand Acillès (11) l'aima, en regardant;
Ainsi Amours m'ont pris par regarder
De ma Dame son gracieux sembant (12),
  Simple, jeune et attrayant.
Or, sais assez que j'en aurai grand'peine,
Mais j'ai espoir qu'elle en sera certaine
En aucun temps, et ces souvenirs-ci
M'ont plusieurs fois, en pensant, réjoui.

(1) De pareille.
(2) Eole.
(3) Agite.
(4) Par mon âme.
(5) Très bien.
(6) Priam.
(7) Celle que je veux nommer.
(8) La riante.
(9) Il y eut tant.
(10) En elle.
(11) Achille.
(12) Aspect.

Chère Dame, veuillez considérer
Que vôtre suis et serai mon vivant (1) :
Or, ai voulu votre corps figurer (2)
A la fille du noble roi Priant;
C'est tout en vous honorant (3),
Mais à la fin que (4) me soyez humaine
Polixena votre nom me ramène
Dedans le vôtre en cinq lettres et qui
M'ont plusieurs fois, en pensant, réjoui.

Je n'ai nul bien, si je ne dors.

On me dit, dont (5) j'ai grand'merveille,
Que de dormir est temps perdus (6) :
Tant qu'à moi, je m'en émerveille,
Car le dormir me vaut trop plus
Que le veiller. C'est mes argus (7) :
Dormir est grand'aise de corps,
A déplaisance ne vis nuls (8).
Je n'ai nul bien, si je ne dors.

Car, en dormant, je me conseille,
Ce m'est vis (9), au Dieu Morpheüs (10),
Qui mes besognes, qu'on toueille,
Remet assez bellement sus (11);

(1) Toute ma vie.
(2) Comparer.
(3) C'est tout à votre honneur.
(4) Afin que.
(5) Ce dont.
(6) Que le sommeil est du temps perdu.
(7) Mon opinion.
(8) On n'a vu personne à qui le sommeil dép'ùt.
(9) Ce m'est avis.
(10) Morphée.
(11) Qui apaise mes soucis.

Car, lors, avoir me fait ris sus (1)
De ma Dame plusieurs déports (2),
Dont, en veillant, suis moult confus (3).
Je n'ai nul bien, si je ne dors.

Encor le boute-il (4) en l'oreille
Qu'à merci soie receus (5),
Et celle qui est non pareille
De donner dangers et refus
Les met à sa proyère fus,
Et me dit : « M'amours, je t'accors (6). »
Ainsi, en dormant, vois vertus :
Je n'ai nul bien, si je ne dors.

(1) Il me fait rire de...
(2) Déportements.
(3) Très confus.
(4) Lui dit-il.
(5) Je sois reçu.
(6) Je t'aime.

OTHON DE GRANSON

(1340-1397)

Tout à rebours de ce qu'on veut trouver.

Certes, Amours, c'est chose convenable
Que vos grands biens vous fassiez comparer (1) :
Veiller au lit et jeûner à la table,
Rire pleurant, et en plaignant chanter,
Baisser les yeux quand on doit regarder,
Souvent changer couleur et contenance,
Plaindre en dormant et songer à la danse,
Tout à rebours de ce qu'on veut trouver.

Jalousie, c'est l'aimer (2) du diable;
Elle veut tout veoir (3) et écouter,
Ni nul ne fait chose si raisonnable
Que tout à mal ne le veuille tourner.
Amours, ainsi faut vos doux (4) acheter,
Et vous donnez souvent sans ordonnance
Assez douleur et petit de plaisance,
Tout à rebours de ce qu'on veut trouver.

Pour un court temps le jeu est agréable;
Mais trop par est encombreux à user (5)

(1) Apprécier.
(2) La manière d'aimer.
(3) Voir.
(4) Vos douceurs.
(5) Pénible à terminer.

Et, jà, soit-il à dames honorable (1),
A leurs amis est trop grief (2) à porter.
Toudis (3) convient souffrir et endurer,
Sans nul certain (4) languir en espérance,
Et recevoir mainte male malchance,
Tout à rebours de ce qu'on veut trouver.

(1) Agréable aux dames.
(2) Lourd.
(3) Toujours.
(4) Sans rien de certain.

DUC DE BERRY (1)

(1340-1416)

On peut l'un dire et l'autre doit-on faire.

Puisqu'à Amours suis si gras échappé
Que moult petit me peuvent jamais nuire,
Parle qui veut, je suis réconforté,
S'aucun voulait pour ce de moi médire.
Mais du débat mon opinion dire
Veux à tous ceux qui la voudront ouïr.
L'un de vous dit qu'on doit son bien quérir
Au premier prêt, l'autre dit du contraire;
Mais mon avis, qui s'y voudra tenir :
On peut l'un dire et l'autre doit-on faire.

Dire qu'on veut seulement loyauté
Et que c'est droit que tout cœur s'y attire,
Mais du faire (2) n'ayez jà volonté,
Tendez tousdis (3) à la fin qu'on désire;
Ne vous chaille s'on vous veut éconduire (4),
Allez ailleurs, pensez de parfournir.
Exploitez fort (5), laissez en convenir
A plaisance qui veut : en cette affaire,
On peut l'un dire et l'autre doit-on faire.

---

(1) Jehan de France, duc de Berry, fils de Jean le Bon, frère de Charles V.
(2) De le faire.
(3) Toujours.
(4) Qu'importe qu'on veuille vous éconduire.
(5) Faites des exploits.

Pour ce, je tiens à trop mal conseillé
Celui qui veut seule maîtresse (1) élire,
Et lis plusieurs se trouvent courroucé (2)
D'avoir usé leur temps en tel martyre;
Car de leur deuil se savent moult bien rire
Celles mêmes qu'ils tant veulent chérir;
Mieux leur vausist (3) partout Dame choisir
Non pas une, mais trois ou quatre paire (4),
Et à toutes, pour leur grâce acquérir,
On peut l'un dire et l'autre doit-on faire.

---

(1) Une seule maîtresse.
(2) Et je lis que plusieurs sont courroucés.
(3) Mieux leur vaudrait.
(4) Paires.

GUILLAUME DE TIGNONVILLE

(13..-1414).

Ivry s'y tient, aussi fait Tignonville.

Philippe d'Artois, Senéchal, Bouciquaut,
Et Crésèques (1), qui loyaument (2) aimez,
Et endurez par lui (3) maint dur assaut
Pour ce qu'à une seulement vous tenez,
Je suis, Amour, qui vous commande et prie
Qu'ainsi faites (4) tant que serai en vie,
Et vous gardez des autres ensiévir (5)
Qui d'huis en huis truandent par la ville,
Car mieux se vaut à loyauté tenir :
Ivry s'y tient, aussi fait Tignonville.

Qui partout aime de nulle ne lui chaut (6)
Et faut qu'il soit menteur démesurés (7)
Et parjures (8). Or, regardez que vaut
Cils qui de tels manteaux est affublés (9).
On le devrait appeler « Fol-s'y-fie ».
Ceux qui ce font (10), je les excommunie,

(1) Illustres personnages de l'époque, rimeurs de ballades amoureuses.
(2) Loyalement.
(3) Par l'amour.
(4) Fassiez.
(5) Et que vous vous gardiez de suivre les autres.
(6) Nulle ne lui importe.
(7) Demesuré.
(8) Parjure.
(9) Celui qui est affublé.
(10) Ceux qui font cela.

Et pour les faire d'envie parcourir (1),
Ainsi que gent désordonnée et vile,
Veux aux loyaux tous mes biens départir :
Ivry s'y tient, aussi fait Tignonville.

Si, par foleur (2), Chambrillac et Regnault
De Trie sont contre vous alliés,
Ce fait vieillesse qui pieçà les assaut (3),
Et qui d'Amour les a si rebutés
Que par tous lieux veulent avoir amie.
Pour ce leur donne la guignarde jolie;
Aussi veut-elle à chacun secourir.
Je n'en sais point qui mieux leur soit habile (4),
Mais aux autres ferai mes biens sentir :
Ivry s'y tient, aussi fait Tignonville.

(1) Se morfondre d'envie.
(2) Par folie.
(3) Ainsi fait la vieillesse qui déjà les assaille.
(4) Qui leur convienne mieux.

EUSTACHE DESCHAMPS

(1340-1422)

Ballade amoureuse.

Gente de corps, face adroit colorée (1),
Humble regard, front haut et bien assis,
Entr'œil plaisant, bouche bien ordonnée,
Petit menton, lèvres et nez traitis (2),
Vos jouettes (3) font deux fossies (4) toudis (5)
En souriant, ô belle plus que belle !
Vous regarder est un droit paradis :
De jour en jour vo beauté renouvelle (6).

Car votre chef (7) à toute gent agrée,
Blond comm' fin or, vairs œils, et les sourcils
Avez petits; la denture serrée,
Manette (8) blanche comme fleur de lis,
Et, au surplus (9), est vo corps tout garnis (10)
De tous les biens qui sont en fleur nouvelle.
De plus en plus, Dame, ce m'est avis,
De jour en jour vo beauté renouvelle.

---

(1) Habilement colorée.
(2) Menus.
(3) Vos petites joues.
(4) Deux fossettes.
(5) Toujours.
(6) Votre beauté se renouvelle.
(7) Votre visage.
(8) Petite main.
(9) De plus.
(10) Votre corps est tout garni.

Or, êtes-vous donc de bonne heure née
Quand grâce avez, la louange et le prix
D'humilité, de nobles mœurs parée,
De beau maintien, de manière et de vis (1),
Mais sur toutes (2) portez bien vos habits,
Plus que nulle dame ni damoiselle
Qui soit vivante en terre n'en pays (3) :
De jour en jour vo beauté renouvelle.

(1) De visage.
(2) Mieux que toutes.
(3) Ni en pays.

CHRISTINE DE PISAN

(1363-1420)

Vous semble-t-il que ce fausseté soit ?

Gentils amants, faites ce jugement,
Et, je vous pri (1), jugez selon le voir (2) :
Une dame retient entièrement
Un pour ami, cuidant (3) en lui avoir
Loyal amant qui fasse son devoir
D'elle servir (4), ainsi qu'il appartient;
Ce lui promet quand elle le retient,
Mais, tôt après, le contraire aperçoit.
S'un autre aime (5), qui d'elle près se tient,
Vous semble-t-il que ce fausseté soit?

Quand le premier la voit négligemment,
Et s'il la peut assez souvent veoir ,
Et par plusieurs fois moult piteusement
S'elle lui dit que moult a le cœur noir,
Dont elle voit lui en si peu chaloir (6);
Mais rien n'y vaut (7), trop peu de compte en tient
Et fièrement vers elle se maintient;
Donc, d'un autre, qui mieux l'aime, reçoit,

---

(1) Je vous prie.
(2) Selon l'apparence.
(3) Croyant.
(4) De la servir.
(5) Si alors elle en aime un autre.
(6) Qu'il s'en soucie si peu.
(7) Rien n'y fait.



L'ÉTÉ, d'après Abraham Bosse.

Quand elle voit qu'à cil (1) si peu en tient (2),
Vous semble-t-il que ce fausseté soit?

Et encor pis, car il dit pleinement,
Présente elle (3), qu'il n'est pour nul avoir (4)
Que il voulsit (5) en femme nullement
Mettre son cœur pour peine en recevoir.
Selon le dit, peut le fait apparoir (6)
Qu'il ne l'aime, ni ne lui en souvient,
Et un autre vers elle se contient
Si loyaument, quelque l'éconduit soit,
Qu'elle voit bien qu'il l'aime, s'il s'y tient,
Vous semble-t-il que ce fausseté soit?

ENVOI

Amants, jugez, quand un tel cas advient,
Si avoir doit congé, si il revient,
L'amant premier qui la Dame déçoit;
Si, par faute de lui, autre y advient (7),
Vous semble-t-il que ce fausseté soit?

Les douceurs du mariage.

Douce chose est que mariage;
Je le puis bien par moi prouver,
Voire à qui mari bon et sage
A, comme Dieu m'a fait trouver.
Loué en soit-il, qui sauver
Le me veuille (8), car son grand bien (9),

(1) Qu'à celui-ci.
(2) Il importe si peu.
(3) Devant elle.
(4) Pour rien au monde.
(5) Il ne voudrait.
(6) Selon son dire, il peut montrer.
(7) Si, par sa faute, un autre est agréé.
(8) Qui veut me sauver.
(9) Sa grande bonté.

De fait, je puis bien éprouver;
Et certes le doux m'aime bien !

La première nuit de ménage,
Très lors (1) pus-je bien éprouver
Son grand bien; car oncques (2) outrage
Ne me fit, dont me dus grever (3),
Mais quand il fut temps de lever
Cent fois baisa, si comm' je tiens,
Sans vilainie autre rouver (4),
Et certes le doux m'aime bien !

Et disait par si doux langage :
« Dieu m'a fait à vous arriver,
Douce amie; et pour votre usage
Je crois qu'il me fit élever. »
Ainsi nous advint de rêver,
Toute nuit en si fait maintien (5),
Sans autrement soi dériver (6),
Et certes le doux m'aime bien !

Envoi

Princes, d'amour me fait desver (7)
Quand il me dit qu'il est tout mien;
De douceur me fera crever,
Et certes le doux m'aime bien !

Les médisants qui veulent tout savoir.

Mon doux ami, n'ayez mélancolie
Si j'ai en moi si joyeuse manière
Et si je fais en tous lieux chère lie,

(1) Dès lors.
(2) Jamais.
(3) Me froisser.
(4) Sans rien demander d'autre.
(5) Chaque nuit en tel maintien.
(6) Sans agir autrement.
(7) Il me rend folle d'amour.

Et de parler à maint suis coutumière;
Ne croyez pas, pour ce, que plus légère
Soye envers vous. Car c'est pour décevoir
Les médisants qui veulent tout savoir.

Car, si je suis aussi cointe (1) et jolie,
C'est tout pour vous qu'aime (2) d'amour entière.
Si (3) ne prenez nul soin qui contrarie
Votre bon cœur. Car, pour mille prière (4),
Je n'aimerai autre qui m'en requière.
Mais on doit moult douter (5), à dire voir (6),
Les médisants qui veulent tout savoir.

Sachez devoir qu'Amour si fort me lie,
Que votre amour que n'ai chose tant chère (7),
Mais ce serait à moi trop grand' folie
De ne faire, fors à vous, bonne chère.
Ce n'est pas droit, ni chose affière (8)
Devant les gens pour faire apercevoir
Les médisants qui veulent tout savoir.

Seulette suis...

Seulette suis et seulette veux être,
Seulette m'a mon doux ami laissée,
Seulette suis, sans compagnon ni maître,
Seulette suis, dolente et courroucée,
Seulette suis, en langueur mésaisée (9),
Seulette suis, plus que nulle égarée,
Seulette suis, sans ami demeurée.

(1) Bien faite.
(2) Que j'aime.
(3) Aussi.
(4) Prières.
(5) Laisser en doute.
(6) A dire vrai.
(7) Rien ne m'est plus cher que votre amour.
(8) Chose certaine.
(9) Mal à l'aise.

Seulette suis, à huis ou à fenêtre,
Seulette suis en un anglet muciée (1),
Seulette suis pour moi de pleurs repaître,
Seulette suis, dolente ou apaisée,
Seulette suis, rien n'est qui tant me siée (2),
Seulette suis en ma chambre enserrée,
Seulette suis, sans ami demeurée.

Seulette suis, partout et en tout estre (3),
Seulette suis, où je vais, où je siée (4),
Seulette suis, plus qu'autre rien terrestre,
Seulette suis, de chacun délaissée.
Seulette suis, durement abaissée,
Seulette suis, souvent toute éplorée,
Seulette suis, sans ami demeurée.

Envoi

Princes, or est ma douleur commencée;
Seulette suis, de tout deuil menacée,
Seulette suis, plus teinte que morée (5),
Seulette suis, sans ami demeurée.

Tant avez fait par votre grand'douceur...

Tant avez fait par votre grand'douceur,
Très doux ami, que vous m'avez conquise;
Plus n'y convient complainte ni clameur,
Jà n'y aura par moi défense mise;
Amour le veut par sa douce maîtrise

(1) Dans un coin cachée.
(2) Rien ne m'agrée.
(3) En tout lieu.
(4) Où je me trouve.
(5) Plus sombre que teinture brune.

Et moi aussi le veux; car, se m'oit Dieux (1)
Au fort (2) c'était foleur (3) quand je m'avise
De refuser ami si gracieux.

Et j'ai espoir qu'il a tant de valeur
En vous, que bien sera m'amour assise;
Quand la beauté, de grâce et toute honneur,
Il y a tant, que c'est droit qu'il suffise;
Si est bien droit que sur tous vous élise,
Car vous êtes bien digne d'avoir mieux;
Si ai eu tort, quand tant m'avez requise,
De refuser ami si gracieux.

Si vous retiens et vous donne m'amour,
Mon fin cœur doux, et vous pri que feintise
Ne soit en vous, ni nul autre faux tour;
Car toute m'a entièrement acquise
Vo (4) doux maintien, vo manière rassise,
Et vos très doux et amoureux beaux yeux;
Si aurai-je grand tort, en toute guise (5),
De refuser ami si gracieux.

Envoi

Mon doux ami, que j'aim' sur tous et prise,
J'ois (6) tant de bien de vous dire, en tous lieux,
Que par raison devrai-je être reprise
De refuser ami si gracieux.

(1) Que Dieu m'entende.
(2) Après tout.
(3) C'était folie.
(4) Votre.
(5) De toute façon.
(6) J'entends.

LOUIS D'ORLÉANS (1)

(1371-1407)

Il est bien vrai que j'ai servi...

Il est bien vrai que j'ai servi
De cœur, de corps très loyaument (2)
Une Dame que j'aime si (3);
Plus n'en dirai quant à présent.
Mais d'aucuns si m'en vont blâmant,
Disant que plus serais heureux
Si de beaucoup fusse amoureux;
Mais, par mon serement (4), je tien (5)
Que ce n'est pas très bon conseulx (6)
Car il n'en peut venir nul bien.

Par Dieu ! je suis bien ébahi
Comment tell'manière de gent (7)
Sont devant bonne gent ouï (8),
Quand vont Amour si déprisant (9)
De mentir (10) leur foi si souvent,
De prier puis une, puis deux.

---

(1) Louis d'Orléans, duc de Touraine, fils de Charles V, père de Charles d'Orléans.
(2) Loyalement.
(3) Que j'aime tant.
(4) Serment.
(5) Je tiens.
(6) Conseil.
(7) De tels propos.
(8) Sont écoutés par de braves gens.
(9) Quand ils déprécient ainsi l'amour.
(10) En mentant.

Tel conseil est bien dangereux
A donner; mais croyez le mien;
Ne croyez l'autre gracieux,
Car il n'en peut venir nul bien.

Prenez à votre cœur l'autrui (1),
Je vous en pri très chèrement (2) :
Si votre Dame, par ennui,
En prenait vingt ou trente ou cent,
L'aimeriez-vous? Trop méchant
Vous tiendrais (3) s'étiez itieulx (4);
Je n'en tiens nul si fol périlleux
Qui, de ce faire, fasse rien (5);
Nul ne croie (6) ces faux jongleux (7),
Car il n'en peut venir nul bien.

Si, n'ai pas tort donc, si je dis
Que ceux qui vont toutes priant
Sont, des hommes loyaux, haïs.
Et, pour ce, tout vrai cœur d'amant
Doit bien être considérant
Qu'il ne veuille point croire ceux
Qui d'autrui bien sont envieux;
Car, s'ils les croient, point ne crien (8)
Qu'au derrain (9) n'en soient honteux,
Car il n'en peut venir nul bien.

Et pour ce, de bon cœur vous pri (10),
Chambrillac, Regault, humblement,

---

(1) La réciproque.
(2) Je vous en prie très instamment.
(3) Je vous tiendrais pour trop méchant.
(4) Si vous étiez tel.
(5) Qui en fasse rien.
(6) Ne croit.
(7) Jongleurs.
(8) Ne crains.
(9) A la fin.
(10) Vous prie.

Que ne souteniez point ceci
Qu'avez soutenu ci-devant (1),
Car grands maux de cela dépend (2).
L'on en est tenu convoiteux (3),
Et haï en beaucoup de lieux;
Ce n'est pas gracieux maintien,
Ne le faites plus, c'est laid jeux (4),
Car il n'en peut venir nul bien.

(1) Précédemment.
(2) Dépendent.
(3) Envieux.
(4) Jeu.

ALAIN CHARTIER

(1386-1449)

Que les loyaux sont les plus douloureux.

Aucunes gens m'ont huy arraisonné (1)
En tournoyant ainsi que je songeoye (2),
Pour quel' cause j'ai si abandonné
Joyeuseté, plaisir, liesse et joie,
Et dont ce vient que je ne me réjoye (3)
Et plus ne fais dits ni chansons nouvelles,
Et que j'ai mis sous le banc mes vielles
Et que renonce au service amoureux.
Je n'en dis plus, mais mon cœur pense et cèle
Que les loyaux sont les plus douloureux.

Je suis dolent, triste et déraisonné,
Je n'ai plaisir dè chose que je voie,
J'ai plus perdu que Dieu ne m'a donné
Et suis désert de plus que je n'avoye (4).
J'ai oublié ce peu que je savoye (5)
Et nul' chose, fors penser, ne m'est belle.
Je n'ai chanson, fors que la kyrielle,
Ni je n'attends plus jamais être heureux;

(1) D'aucuns m'ont aujourd'hui demandé la raison.
(2) Alors que je songeais.
(3) D'où vient que plus ne me réjouisse.
(4) N'avais.
(5) Savais.

Fortune veut, dont nul homme n'appelle (1),
Que les loyaux sont les plus douloureux.

C'est mon ordre (2) qu'être désordonné.
Je vais avant comme homme qui fourvoie (3);
Ce que je fais doit être pardonné,
Je ne suis plus celui que je souloie (4).
Il ne me chaut qu'on cuide que je soie (5),
Puisque la mort m'a départi (6) de celle
Qui tant valait que, tous, furent en elle
Les biens qu'autres choisiraient pour eux.
Or, m'a montré la mort dure et cruelle
Que les loyaux sont les plus douloureux.

Envoi

Prince, ai-je tort, puisque j'ai choisi telle
Rien n'avait si, fors (7) qu'elle était mortelle,
Si je fais deuil très long et rigoureux?
Et je maintiens envers tous la querelle
Que les loyaux sont les plus douloureux.

J'ai un arbre de la plante d'amours.

J'ai un arbre de la plante d'amours
Enraciné en mon cœur proprement,
Qui ne porte fruit, sinon de doulours (8),
Fueilles d'ennui et fleurs d'encombrement;

(1) Ce que nul homme ne dément.
(2) Mon état.
(3) Qui se fourvoie.
(4) Que je voulais être.
(5) Peu m'importe ce qu'on pense de moi.
(6) Séparé.
(7) A qui rien ne manquait, sauf...
(8) Douleurs.

Mais, puisqu'il fut planté premièrement,
Il est tant crû de racine et de branche
Que son ombre qui me porte nuisance (1)
Fait au-dessous toute joie sécher,
Et, si, ne puis, pour toute ma puissance,
Autre y planter ni celui arracher.

Dès longtemps jà, l'ai arrosé de plours (2)
Et de larmes tant douloureusement,
Et, si n'en sont les fruits de rien meillours (3)
Ni je n'y trouv' guères d'amendement;
Je les recueil' néanmoins soigneusement :
C'est pour mon cœur amère soutenance (4)
Et trop mieux fût (5) en friche ou en souffrance
Que de porter fruit qui le dût blesser :
Mais pas ne veut l'amoureuse ordonnance
Autre y planter ne celui arracher.

S'en ce printemps (6) que les feuilles et flours
Et arbrisseaux percent nouvellement,
Amours voulait moi faire (7) ce secours
Que les branches qui sont empêchement
Il retranchât du tout entièrement,
Pour y enter un ruisseau de plaisance
Il jetterait bourgeons à suffisance;
Joie en ystrait (8) dont il n'est rien plus cher,
Et ne faudrait jà par désespérance
Autre y planter ni celui arracher.

(1) Préjudice.
(2) Pleurs.
(3) Meilleurs.
(4) Subsistance.
(5) Il eût mieux été.
(6) Si, en ce printemps.
(7) M'accorder.
(8) Y naîtrait.

Envoi

Ma Princesse, ma première espérance,
Mon cœur vous sert en dure pénitence,
Fautes le mal qu'il la sût retrancher,
Et ne souffrez en notre souvenance
Autre y planter ni celui arracher.

Je n'en dois pas parler comme clerc d'armes.

J'ai volontiers ouï parler d'amours
Entre dames et Envie en médire,
Et le parler m'en a semblé toujours
Un passetemps bien gracieux pour rire;
Nonques (1) n'en sus rien, fors par ouï dire,
Et rencontrai ceux qui en revenaient
Dont l'un content, l'autre non, s'en tenaient,
Jusqu'environ quinze jours devant Mars,
Qu'Amour transmit Désir et Doux-Regards
Disant : « Désir, il me plut que tu t'armes
Contre celui qui déprise mes dards... »
Je n'en dois pas parler comme clerc d'armes.

Alors Désir vint loger ès-faubourgs
De mon Vouloir en approchant de tire,
Et je, ébahi de ses étranges tours,
Levai un pont qui Crainte se fait dire (2).
Là, me tira Doux-Regard mainte vire (3)
Dont les unes faiblement m'assenaient,
Les autres mieux, car tôt et dru venaient;
Là, fut Beauté qui prit un de ses dards,
Trait en mon cœur et le perce en deux parts.
Par un plaisir plus fort qu'herbe ni charmes,

(1) Jamais.
(2) Qui s'appelle la Crainte.
(3) Mainte flèche.

Si, m'aperçus qu'Amour n'était pas gars :
Je n'en dois pas parler comme clerc d'armes.

Rien n'y valut, garnison ni secours,
Assailli fus et près de déconfire (1);
A l'assaillir fit Désir maints estours (2),
Honte rougir et Paour soi défuire (3).
Ne plus Raison n'y savait contredire.
Los et Renom l'assaut en haut sonnaient,
Et Souvenir et Pensée minaient,
Qui par mine prendraient tous soudards
Et puis Franc-Cœur qui de rien n'est eschars (4)
Lâcha le pont, dont je languis en larmes.
Désir entra en flambants étendards.
Je n'en dois pas parler comme clerc d'armes.

Envoi

Ma maîtresse, je suis au lit où j'ards (5),
Pris de Désir dont je ne me dépars (6);
Mais, si j'avais et cent corps et cent âmes,
La prise en fût et valût mille marcs,
Je n'en dois pas parler comme clerc d'armes.

Quand je ne vois ma douce Dame en vie.

Je ne fus né, fors pour tout mal avoir
Et soutenir les assauts de fortune;
Qu'est-ce de bien, je ne le puis savoir,
Oncques (7) n'en eus ni n'ai joie nesune (8);

---

(1) Près d'être déconfit.
(2) Maints exploits.
(3) Et la Peur s'enfuir.
(4) Esclave.
(5) J'arde.
(6) Dont je ne me départis.
(7) Jamais.
(8) Joie aucune.

Je fusse mieux tout mort, cent contre une,
Que de vivre si douloureusement.
Ce que je veux me vient tout autrement,
Car Fortune a piéça ma mort jurée (1),
Ni je n'ai plus de vivre grande envie,
Mais me meurtrit douleur démesurée
Quand je ne vois ma douce Dame en vie.

J'ai perdu cœur, sentiment et savoir,
Pleurer à part, c'est mon envie commune (2);
Plainte et regret sont mon plus riche avoir,
Ni je ne compte en ce monde une prune.
Tout m'ennuie, ciel et soleil et lune,
Et quant qui est (3) dessous le firmament.
Je désire le jour du jugement,
Quand ma joie est sous la tombe emmurée
Et que la mort m'est rude et adurée (4)
Qui m'a tollu (5) celle que j'ai servie,
Dont (6) j'ai depuis longue peine endurée (7)
Quand je ne vois ma douce Dame en vie.

Je n'attends rien que la mort recevoir.
Mon cœur a pris à ma vie rancune;
La mort en fait lâchement son devoir
Quand ell' n'occit et chacun et chacune
Sans épargner ni beauté ni pécune;
Mais malgré leur tout efforcéement (8)
Je la requiers, craignant deuil et tourment,
Et elle soit par rigueur conjurée (9).

---

(1) Fortune (le destin) a déjà juré ma mort.
(2) Habituelle.
(3) Quant à ce qui est.
(4) Dure.
(5) Enlevé.
(6) Ce dont.
(7) Enduré longue peine.
(8) Malgré tous leurs efforts.
(9) Qu'elle soit implorée en grâce.

Hélas ! pourquoi m'a-t-elle procurée (1)
Mort à demi sans l'avoir assouvie?
Vie en langueur, telle est ma destinée
Quand je ne vois ma douce Dame en vie.

Ballade sur la mort de sa Dame.

Fi de ce Mai qu'on clame si courtois,
Fi de Vénus et de la beauté d'elle,
Fi d'éperviers, de faucons et pivois,
Fi de harper, de chanter de vielle :
De tous oiseaux, excepté l'arondelle,
De moi-même, dis-je, fi, par mon âme !
Si fais-je (2) aussi d'Amours, aussi de Dame.

Fi de tous jeux, de chansons, de renvois,
Fi de Pallas et de la beauté d'elle,
Fi de joutes, de danses, de tournois !
Et si dis fi de la façon nouvelle,
Si fais-je aussi de celui ou de celle
Qui loyauté maintiendra jour ne trame;
Si fais-je aussi d'Amours, aussi de Dame.

Et s'en dis fi (3), si plus ne la revois,
Pas ne ferai comme la tourterelle :
Ains sembler veuil (4) au rossignol du bois,
Car aussitôt qu'a fait de sa femelle,
Sifflant s'en va, et lui montre son aile,
Lireau lui fait (5), combien que soit diffame (6).
Si fais-je aussi d'Amours, aussi de Dame.

(1) Procuré.
(2) De même je fais fi.
(3) Si j'en fais fi.
(4) Ainsi, je veux ressembler.
(5) Il la fuit.
(6) Bien que ce soit discourtois.



SURPRISE
D'après Chaffard.

CHARLES D'ORLÉANS

(1391-1465)

Encore ne m'avez-vous pas.

Dame qui cuidiez (1) trop savoir,
Mais votre sens tourne en folie,
Et cuidiez les gens décevoir
Par votre cautelle (2) jolie,
Qui croirait votre chère lie
Tantôt serait pris en vos lacs.
Encore ne m'avez-vous mie,
Encore ne m'avez-vous pas.

Vous cuidiez bien qu'apercevoir
Ne sache votre moquerie;
Si fais, pour vous dire le voir (3);
Et pour ce, chèrement vous prie,
Allez jouer de l'escrimie (4)
Autre part, car, quant en ce cas,
Encore ne m'avez-vous mie,
Encore ne m'avez-vous pas.

Vous ferez bien votre devoir,
Si m'attrapez, par tromperie;
Car trop ai connu main (5) et soir
Les faux tours dont êtes garnie.

(1) Croyiez.
(2) Astuce.
(3) La vérité.
(4) Allez-vous escrimer.
(5) Matin.

On vous appelle : « Fol s'y fie » ;
Déportez-vous de (1) tels ébats :
Encore ne m'avez-vous mie,
Encore ne m'avez-vous pas.

Ce premier jour du mois de Mai.

Trop longtemps vous vois sommeiller,
Mon cœur, en deuil et déplaisir;
Veuillez vous, ce jour, éveiller,
Allons au bois le Mai cueillir,
Pour la coutume maintenir.
Nous oirons (2) des oiseaux le glay (3)
Dont ils font les bois retentir,
Ce premier jour du mois de Mai

Le Dieu d'Amours est coutumier,
A ce jour, de fête tenir,
Pour amoureux cœurs fêtier (4)
Qui désirent de le servir;
Pour ce, fait les arbres couvrir
De fleurs, et les champs de vert gai,
Pour la fête plus embellir,
Ce premier jour du mois de Mai.

Bien sais, mon cœur, que Faux-Danger
Vous fait mainte peine souffrir;
Car il vous fait trop éloigner
Celle qui est votre désir.
Pourtant vous faut ébat quérir;
Mieux conseiller je ne vous sai (5

(1) Cessez.
(2) Entendrons.
(3) La chanson.
(4) Fêter.
(5) Je ne sais.

Pour votre douleur amoindrir,
Ce premier jour du mois de Mai

ENVOI

Ma Dame, mon seul souvenir,
En cent jours n'auroye (1) loisir
De vous raconter, tout au vrai,
Le mal qui tient mon cœur martyr,
Ce premier jour du mois de Mai.

Je prie à Dieu qu'il en ait l'âme.

Je me souloye pourpenser (2)
Au commencement de l'année,
Quel don je pourroye donner
A ma Dame la bien aimée :
Or, suis hors de cette pensée,
Car mort l'a mise sous la lame (3)
Et l'a hors de ce monde ôtée.
Je prie à Dieu qu'il en ait l'âme.

Non, pourtant, pour toujours garder
La coutume que j'ai usée,
Et pour à toutes gens montrer
Que pas n'ai ma Dame oubliée,
De messes je l'ai étrennée;
Car ce me serait trop de blâme
De l'oublier cette journée.
Je prie à Dieu qu'il en ait l'âme.

Tellement lui puist (4) profiter
Ma prière, que confortée

(1) Je n'aurais.
(2) Je me plaisais à songer.
(3) La pierre du tombeau.
(4) Puisse.

Soit son âme, sans point tarder,
Et de ses bienfaits guerdonnée (1)
En Paradis et couronnée
Comme la plus loyale Dame
Qu'en son vivant j'aie trouvée.
Je prie à Dieu qu'il en ait l'âme.

ENVOI

Quand je pense à la renommée
Des grands biens dont était parée,
Mon pauvre cœur de deuil se pâme;
De lui souvent est regrettée :
Je prie à Dieu qu'il en ait l'âme.

Par les fenêtres de mes yeux.

Si Dieu plaît, briefment (2) la nuée
De ma tristesse passera,
Belle très loyaument aimée,
Et le beau temps se montrera.
Mais savez-vous quand ce sera?
Quand le doux soleil gracieux
De votre beauté entrera
Par les fenêtres de mes yeux.

Lors, la chambre de ma pensée
De grand'plaisance reluira
Et sera de joie parée;
Adonc, mon cœur s'éveillera
Qui en deuil dormi longtemps a.
Plus ne dormira, se m'aid' Dieux,
Quand cette clarté le ferra (3)
Par les fenêtres de mes yeux.

(1) Récompensée.
(2) S'il plaît à Dieu, rapidement.
(3) Le frappera.

Hélas ! quand viendra la journée,
Qu'ainsi avenir me pourra,
Ma maîtresse très désirée?
Pensez-vous que brief adviendra?
Car mon cœur toujours languira
En ennui, sans point avoir mieux,
Jusqu'à tant que ceci verra
Par les fenêtres de mes yeux.

ENVOI

De réconfort mon cœur aura
Autant que nul dessous les cieux,
Belle, quand vous regardera
Par les fenêtres de mes yeux.

Trésor d'amoureuse richesse.

L'autr'hier allai mon cœur voir,
Pour savoir comment se portoit;
Si trouvai avec lui Espoir
Qui doucement le confortoit
Et ces paroles lui disoit :
« Cœur, tenez-vous joyeusement,
Je vous fais loyale promesse
Que je vous garde sûrement
Trésor d'amoureuse richesse.

« Car je vous fais, pour vrai, savoir
Que la plus très belle qui soit
Vous aime de loyal vouloir
Et volontiers pour vous feroit
Tout ce qu'elle faire pourroit,
Et vous mande que vrayement,
Malgré Danger et sa rudesse,

Départir (1) vous veut largement
Trésor d'amoureuse richesse. »

Alors mon cœur, pour dire voir (2),
De joie souvent soupiroit
Et, combien qu'il portât le noir,
Toutefois pour lors oublioit
Toute la douleur qu'il avoit,
Pensant de recouvrer briefment
Plaisance, confort et liesse,
Et d'avoir en gouvernement
Trésor d'amoureuse richesse.

ENVOI

Le bon Espoir mon cœur s'attend
Et à vous, ma belle maîtresse,
Que lui épargnez loyaument
Trésor d'amoureuse richesse.

Venez à moi, Bonne Nouvelle...

Venez vers moi, Bonne Nouvelle,
Pour mon las cœur réconforter;
Contez-moi comment fait la belle.
L'avez-vous point ouï parler
De moi, et ami me nommer?
A-t-elle point mis en oubli
Ce qu'il lui plut de m'accorder,
Quand me donna le don d'ami (3).

Combien que Danger, le rebelle,
Me fait loin d'elle demeurer,

(1) Donner.
(2) En vérité.
(3) Quand elle me donna son amour.

Je connais tant de biens en elle
Que je ne pourroye penser
Que toujours ne veuille garder
Ce que me promit sans nul si (1),
Faisant nos deux mains assembler,
Quand me donna le don d'ami.

Pitié serait, si Dame telle,
Qui doit tout honneur désirer,
Faillait de tenir la querelle (2)
De bien et loyaument aimer.
Son sens lui sais bien remontrer
Toutes les choses que je di
Et ce qu'Amour nous fit jurer,
Quand me donna le don d'ami.

ENVOI

Loyauté, veuillez assurer
Ma Dame que sien suis, ainsi
Qu'elle me voulut commander,
Quand me donna le don d'ami.

Ardent désir de voir ma maîtresse...

Ardent désir de veoir ma maîtresse
A assailli de nouvel le logis
De mon las cœur, qui languit en tristesse,
Et puis dedans partout a le feu mis.
En grand doute certainement je suis
Qu'il ne soit pas légèrement éteint,
Sans grand'grâce. Si vous prie, Dieu d'Amours,
Sauvez mon cœur, ainsi qu'avez fait maint (3).
Je l'oïs crier piteusement secours (4).

(1) Sans nul détour.
(2) Manquait à la promesse.
(3) Souvent.
(4) Je l'entends crier au secours.

J'ai essayé par larmes à largesse
De l'éteindre; mais il n'en vaut que pis;
C'est feu grégeois, ce crois-je, qui ne cesse
D'ardre (1) s'il n'est éteint par bon avis.
Au feu, au feu, courez, tous mes amis !
S'aucun de vous, comme lâche, remaint (2),
Sans y voler, je le hais pour toujours;
Avancez-vous, nul de vous ne soit faint (3) :
Je l'oïs crier piteusement secours.

S'il est ainsi mort par votre paresse,
Je vous requiers, au moins, tant que je puis,
Chacun de vous donnez-lui une messe,
Et j'ai espoir que brief au paradis
Des amoureux sera moult haut assis,
Comme martyr et très honoré saint
Qui a tenu de Loyauté le cours.
Grand tourment a, puisque si fort se plaint :
Je l'ois crier piteusement secours.

Car je vous tiens pour ma seule maîtresse.

Belle, bonne, nonpareille, plaisant (4),
Je vous suppli, veuillez me pardonner
Si moi, qui suis votre grâce attendant,
Viens devers vous pour mon fait raconter.
Plus longuement je ne le puis céler
Qu'il ne faille que sachiez ma détresse,
Comme celle qui me peut conforter,
Car je vous tiens pour ma seule maîtresse.

(1) De brûler.
(2) Reste.
(3) Paresseux.
(4) Plaisante.

Que si aplain (1) vous vais mes maux disant,
Force d'Amours me fait ainsi parler;
Car je devins votre loyal servant
Le premier jour que je pus regarder
La grand' beauté que vous avez sans per (2),
Qui me ferait avoir toute liesse
Si serviteur vous plaisait me nommer,
Car je vous tiens pour ma seule maîtresse.

Que me donniez en octroi don si grand,
Je ne l'ose dire ni demander;
Mais s'il vous plaît que, de ci en avant (3),
En vous servant, puisse ma vie user,
Je vous suppli que, sans me refuser,
Veuillez souffrir qu'y mette ma jeunesse;
Nul autre bien je ne veuil souhaiter,
Car je vous tiens pour ma seule maîtresse.

Pour alléger mes griefs maux douloureux.

Puisqu'ainsi est que lointain de vous suis,
Ma maîtresse, dont Dieu sait s'il m'ennuie,
Si chèrement vous requiers que je puis
Qu'il vous plaise de votre courtoisie,
Quand vous êtes seule, sans compagnie,
Me souhaiter un baiser amoureux,
Venant du cœur et de pensée lie (4),
Pour alléger mes griefs maux douloureux.

Quand en mon lit dois reposer de nuits,
Penser m'assaut et Désir me guerrie (5);

(1) Si plaintivement.
(2) Sans égale.
(3) Désormais.
(4) Joyeuse.
(5) Me tourmente.

Et, en pensant, maintes fois m'est avis
Que je vous tiens entre mes bras, m'amie;
Lors accolle mon oreiller et crie :
« Merci, Amours, faites-moi si heureux
Qu'avenir puit (1) mon penser en ma vie,
Pour alléger mes griefs maux douloureux. »

Espoir m'a dit et par sa foi promis
Qu'il m'aidera et que ne m'en soucie;
Mais tant y met qu'un an me semble dix,
Et non pourtant, soit ou sens ou folie,
Je m'y attends et en lui je me fie
Qu'il fera tant que Danger le crueux (2)
N'aura briefment plus sur moi seigneurie,
Pour alléger mes griefs maux douloureux.

ENVOI

A Loyauté de plus en plus m'allie,
Et à Amours humblement je supplie
Que de mon fait veuille être piteux (3),
En me donnant de mes vouloirs partie,
Pour alléger mes griefs maux douloureux.

Autant de bien que j'ai de déplaisance.

Lointain de vous, ma très belle maîtresse,
Fors que (4) de cœur, que laissé je vous ai,
Accompagné de Deuil et de Tristesse,
Jusques à tant que réconfort aurai
D'un doux plaisir, quand reveoir pourrai
Votre gent corps, plaisant et gracieux,

(1) Que se réalise.
(2) Cruel.
(3) Qu'il ait pitié de moi.
(4) Excepté.

Car lors lairai (1) tous mes maux ennuyeux
Et trouverai, ce m'a dit Espérance,
Par le pourchas (2) du regard de mes yeux,
Autant de bien que j'ai de déplaisance.

Car s'oncques nul sut que c'est de détresse,
Je pense bien que j'en ai fait l'essai
Si très avant et à telle largesse
Qu'en deuil pareil nullui de moy ne sait.
Mais ne m'en chaut; certes j'endurerai
Au déplaisir de jaloux envieux
Et me tiendrai, par semblance, joyeux;
Car, quand je suis en greveuse penance (3),
Ils reçoivent, que mal jour leur doint (4) Dieu !
Autant de bien que j'ai de déplaisance

Tout prends en gré, jeune, gente Princesse,
Mais qu'en sachiez tant seulement le vrai,
En attendant le guerdon (5) de Liesse
Qu'à mon pouvoir vers vous desservirai;
Car le conseil de Loyauté ferai,
Que garderai près de moi en tous lieux :
Vôtre toujours soye (6), jeune (7) ou vieux,
Priant à Dieu, ma seule désirance,
Qu'il vous envoit, s'avoir ne pouvez mieux,
Autant de bien que j'ai que déplaisance.

Ce n'est fors que plaisant, folie.

Amour qui tant a de puissance
Qu'il fait vieilles gens rassoter (8),

(1) Je laisserai.
(2) La poursuite.
(3) En dure pénitence.
(4) Donne.
(5) Don.
(6) Que je sois.
(7) Jeune.
(8) Radoter.

Et jeunes, pleins d'outrecuidance,
De tous états se sait mêler,
Je l'ai connu piéçà au cler,
Il ne faut jà que je le nie;
Pourquoi dis et puis avouer :
Ce n'est fors que (1) plaisant' folie.

A droit compter, sans décevance,
Quand un amant vient demander
Confort de sa dure grevance,
Que voudrait-il faire ou trouver?
Cela, je ne l'ose nommer;
Au fort, il faut que je le die :
Ce qui fait le ventre lever,
Ce n'est fors que plaisant' folie.

Bien sais que je fais déplaisance
Aux amoureux d'ainsi parler,
Et que j'acquiers leur malveillance;
Mais, s'il leur plaît me pardonner,
Je leur promets qu'au par aller,
Quand leur chaleur est refroidie,
Ils trouveront que, sans douter,
Ce n'est fors que plaisant' folie.

Envoi

Prince, quand un prie d'aimer,
Si l'autre si veut accorder,
Il n'y a plus, sans moquerie;
Laissez-les ensemble jouer :
Ce n'est fors que plaisant'folie.

(1) Rien que.

En peine, souci et douleur.

Las ! Mort, qui t'a fait si hardie
De prendre la noble Princesse
Qui était mon confort, ma vie,
Mon bien, mon plaisir, ma richesse?
Puisque tu as pris ma maîtresse,
Prends-moi aussi, son serviteur,
Car j'aime mieux prochainement
Mourir que languir en tourment,
En peine, souci et douleur.

Las ! de tous biens était garnie,
Et en droite fleur de jeunesse !
Je prie à Dieu qu'il te maudie,
Fausse Mort, pleine de rudesse !
Si prise l'eusses en vieillesse,
Ce ne fût pas si grand' rigueur;
Mais prise l'as hâtivement,
Et m'as laissé piteusement
En peine, souci et douleur.

Las ! je suis seul, sans compagnie.
Adieu, ma Dame, ma liesse !
Or, est notre amour départie;
Non pourtant, je vous fais promesse
Que de prières, à largesse,
Morte, vous servirai de cœur,
Sans oublier aucunement,
Et vous regretterai souvent
En peine, souci et douleur.

ENVOI

Dieu, sur tout souverain Seigneur,
Ordonnez, par grâce et douceur,

De l'âme d'elle, tellement
Qu'elle ne soit pas longuement
En peine, souci et douleur.

Nul ne tiendrait contre telle puissance.

Comment se peut un pauvre cœur défendre,
Quand deux beaux yeux le viennent assaillir?
Le cœur est seul, désarmé, nu et tendre,
Et les yeux sont bien armés de plaisir;
Contre tous deux ne pourrait pied tenir;
Amour aussi est de leur alliance :
Nul ne tiendrait contre telle puissance.

Il lui convient ou mourir ou se rendre;
Trop grand'honte lui serait de fuir.
Plus baudement (1) les oserait attendre,
S'il eût pavois dont il se pût couvrir;
Mais point n'en a; si, lui vaut mieux souffrir
Et se mettre tout en leur gouvernance:
Nul ne tiendrait contre telle puissance,

Qu'il soit ainsi, bien me le fit apprendre
Ma maîtresse, mon souverain désir,
Quant il lui plut, jà pieçà (2), entreprendre,
De me vouloir de ses doux yeux férir (3);
Oncques depuis mon cœur ne peut guérir,
Car lors fut-il déconfit à outrance :
Nul ne tiendrait contre telle puissance.

(1) Gaîment.
(2) Il y a quelque temps.
(3) Blesser.

Ainsi m'ont rapporté mes yeux.

N'a pas longtemps qu'allai parler
A mon cœur tout secrètement,
Et lui conseillai de s'ôter
Hors de l'amoureux pensement.
Mais lui me dit bien follement :
« Ne m'en parlez plus, je vous prie;
J'aimerai toujours, se m'aist Dieux (1),
Car j'ai la plus belle choisie:
Ainsi m'ont rapporté mes yeux. »

Lors dis : « Veuillez me pardonner,
Car je vous jure mon serment
Que conseil vous cuide donner,
A mon pouvoir, très loyaument.
Voulez-vous sans allègement
En douleur finir votre vie?
— Nenni da, dit-il, j'aurai mieux;
Ma dame m'a fait chère lie:
Ainsi m'ont rapporté mes yeux.

— Cuidez-vous savoir, sans douter,
Par un regard tant seulement,
Si, dis-je, du tout son penser,
Ou par un doux accointement?
— Taisez-vous, dit-il; vraiement
Je ne croirai chose qu'on die,
Mais la servirai en tous lieux,
Car de tous biens est enrichie :
Ainsi m'ont rapporté mes yeux. »

(1) Si Dieu le permet.



LE SOUPER FIN
D'après Moreau le jeune.

JEHAN MAROT

(xve siècle)

Il ne fait pas ce tour qui veut.

Qui en amours veut être heureux,
Faut tenir train de seigneurie,
Etre prompt et aventureux.
Quant à montrer l'armoierie,
Porter drap d'or, orfèvrerie,
Car cela les Dames émeut.
Tout sert : mais, par Sainte-Marie,
Il ne fait pas ce tour qui veut.

Je fus naguères amoureux
De Dame en beauté assouvie,
Qui me dit, en mots savoureux :
« Mon amour est en vous ravie,
Mais il faut qu'ell' soit desservie
Par cinquante écus d'or, s'on peut.
— Cinquante écus, bon gré, ma vie !
Il ne fait pas ce tour qui veut. »

Alors lui donnai, sur les lieux
Où elle faisait l'endormie,
Quatre venues de cœur joyeux,
Voir en moins d'une heure et demie;
Lors me dit à voix épâmie (1) :
« Encor un coup; le cœur me deult (2) !

---

(1) Pâmée.
(2) Me défaille.

— Encor un coup ! hélas, ma mie,
Il ne fait pas ce tour qui veut. »

Envoi

Prince, combien qu'on ait envie
D'engrainer (1), quand le moulin meut,
Si force et puissance dévie,
Il ne fait pas ce tour qui veut.

(1) De mettre du grain.

ANONYMES

(xv[e] siècle)

« Tenez-vous coi, j'appellerai ma mère. »

Il est certain qu'un jour de la semaine
M'est advenu très merveilleuse chose;
Car j'étais seul a (1) la plus souveraine
Entre deux draps sentant lavande et rose,
Couché tout nu; mais quand je l'eus enclose
Entre mes bras, trop me fut chose amère
Quand ell' me dit en langage par glose :
« Tenez-vous coi, j'appellerai ma mère. »

Quant je l'ouïs, moult fus émerveillé
Que envers moi elle était si sauvage;
Rien ne me dit tant que je fus couché :
Avis m'était qu'elle faisait la sage.
Mais j'aperçus par-dessus son visage
Larmes courant en diverse manière,
Disant toujours tout bas en son langage :
« Tenez-vous coi, j'appellerai ma mère. »

Quand mon vouloir fut fait et accompli,
Pour cette heure fut la chose parfaite;
J'en eus le cœur de grand' joie rempli :
Car je vis bien que la chose lui haicte (2).
Lors la baisai à sa douce bouchette,
Dont en riant me faisait bonne chère,

(1) Avec.
(2) Lui plaisait.

Et ne dit plus qu'en ce je me remette :
« Tenez-vous coi, j'appellerai ma mère. »

ENVOI

Prince d'amours, si belle godinette,
Gente de corps, avecques beau viaire (1),
Ne doit pas dir', tant soit orguilleusette :
« Tenez-vous coi, j'appellerai ma mère. »

Je la trouvai douce comme un chardon.

Pour joie avoir, hier soir, à la minuit,
Quand on pense que danger plus ne nuit,
Je m'en allai veoir une meschine (2),
Cuidant jouir de l'amoureux déduit :
Car son regard m'avait à ce conduit.
Mais quand y fus, comme un chien qui ne fine
De rechigner et hérisser l'échine
Quand on lui ôt' charbonnée ou lardon,
Emprès le four, derrière la cuisine,
Je la trouvai douce comme un chardon.

« Va-t'en d'ici, tu as moulu et cuit ! »
Me dit-elle; « ta venue m'ennuit;
Je crierai ma maîtresse Ameline ! »
Dont je lui dis : « Ne faites si grand bruit,
Ma douce amour, hélas ! ils dorment tuit .
. . . .
Mon doux désir, mon seul confort, Huline,
Accolez-moi et me donnez un don... »
Rien n'y valut : pour toute médicine,
Je la trouvait douce comme un chardon.

(1) Visage.
(2) Servante.

Comme le cerf en amour et en ruit (1)
La biche voit, et après elle fuit
(Rage d'amours à ce plaisir l'incline),
Plus près m'approche, et elle me dit : « Chine,
Ne me touche, reviens demain en nuit.
Va-t'en, n'os-tu (2) chanter coq et géline? »
Lors lutter cuide (3); mais elle m'égratigne
Si laidement qu'encor m'en regarde-on.
Comment doncques en eussé-je eu saisine?
Je la trouvai douce comme un chardon.

Envoi

Prince du Puy, pour avoir la godine,
Je me cuidais assez mignot fredon,
Mais, si m'ait Dieu et Sainte-Catherine,
Je la trouvai douce comme un chardon.

Je me rends aux armes.

Hé, adieu, amours,
Adieu, dames belles,
Tournois et béhours,
Et joutes sans selles,
Écus faits d'aisselles,
Peints de maintes larmes;
Adieu, sans cautelles :
Je me rends aux armes.

Adieu, beaux atours
D'armures nouvelles,
Adieu, forts estours (4),
Batailles jumelles,

(1) En rut.
(2) N'entends-tu?
(3) Je songe à lutter
(4) Exploits.

Mâles et femelles,
Lances et guisarmes,
Couteaux, alumelles !
Je me rends aux armes.

Es amoureux tours
Ai bien sans échelles
Pris châteaux et tours,
Fait, pour damoiselles,
Armes (Dieu sait quelles !),
Sans les dire aux Carmes :
Mais, pour les séquelles,
Je me rends aux armes.

Envoi

Prince, sous les ailes
De telles vacarmes
N'aurai plus querelles :
Je me rends aux armes.

FRANÇOIS VILLON

(1431-1490)

Villon à s'Amie.

(*Ballade acrostiche.*)

Fausse beauté, qui tant me coûte cher,
Rude, en effet, hypocrite douceur;
Amour dure, plus que fer, à mâcher;
Nommer que puis de ma déffaçon seur (1),
Charme félon, la mort d'un pauvre cœur,
Orgueil mussé (2) qui gens met au mourir,
Yeux sans pitié ! ne veut droite rigueur,
Sans empirer, un pauvre secourir ?

Mieux m'eût valu avoir été chercher
Ailleurs secours, c'eût été mon honneur.
Rien ne m'eût su hors de ce fait chasser;
Trotter m'en faut en fuite, à déshonneur.
Haro, haro, le grand et le mineur !
Et qu'est ceci? Mourrai, sans coup férir,
Ou pitié veut, selon cette teneur,
Sans empirer, un pauvre secourir.

---

(1) Sûr de mon malheur.
(2) Caché.

Vn temps viendra, qui fera dessécher,
Iaunir, flétrir votre épanie (1) fleur :
Il m'en risse, s'enfant pusse marcher
Lors; mais nenni, ce serait donc foleur (2).
Las, vieil serai; vous, laide, sans couleur;
Or, buvez fort, tant que ru (3) peut courir.
Ne donnez pas à tous cette douleur,
Sans empirer, un pauvre secourir.

ENVOI

Prince amoureux, des amants le greigneur (4),
Votre mal gré ne voudrais encourir;
Mais tout franc cœur doit, pour Notre-Seigneur,
Sans empirer, un pauvre secourir.

Ballade

Que Villon donna à un gentilhomme, nouvellement marié, pour l'envoyer à son épouse par lui conquise à l'épée.

Au point du jour, que l'épervier se bat,
Mû de plaisir et par noble coutume,
Broie maulvilz (5) et de joie s'ébat,
Reçoit son per (6) et se joint à sa plume :
Offrir vous veux (à ce désir m'allume)
Ioyeusement ce qu'aux amants bon semble;
Sachez qu'Amour l'écrit en son volume,
Et c'est la fin pour quoi sommes ensemble.

(1) Épanouie.
(2) Folie.
(3) Ruisseau.
(4) Le plus grand.
(5) Passereaux.
(6) Son semblable.

Dame serez de mon cœur, sans débat,
Entièrement, jusques mort en consume,
Laurier souef (1) qui pour mon droit combat,
Olivier franc, m'ôtant toute amertume;
Raison ne veut que je désaccoutume,
Et en ce veux avec elle m'assemble
De vous servir, mais que m'y accoutume;
Et c'est la fin pour quoi sommes ensemble.

Et qui plus est, quand deuil sur moi s'embat (2)
Par fortune qui souvent si je fume (3),
Votre doux œil sa malice rabat,
Ni mais ni moins (4) que le vent fait la plume.
Si ne perds pas la graine que je sume (5)
En votre champ, quand le fruit me ressemble.
Dieu m'ordonne que le fouisse (6) et fume;
Et c'est la fin pour quoi sommes ensemble.

ENVOI

Princesse, oyez ce que ci vous résume:
Que le mien cœur du vôtre désassemble (7)
Jà ne sera; tant de vous en présume;
Et c'est la fin pour quoi sommes ensemble.

Double ballade.

Pour ce, aimez tant que voudrez,
Suivez assemblées et fêtes,

(1) Agréable, doux.
(2) S'abat.
(3) Si je m'irrite.
(4) Ni plus ni moins.
(5) Que je sème.
(6) Que je la laboure.
(7) Séparé.

En la fin jà mieux n'en vaudrez
Et si n'y romprez que vos têtes :
Folles amours font les gens bêtes :
Salmon en idolatria (1);
Samson en perdit ses lunettes.
Bien est heureux qui rien n'y a !

Orpheus, le doux menétrier,
Jouant de flûtes et musettes,
En fut en danger du meurtrier
Chien Cerberus à quatre têtes;
Et Narcisus, le bel honnête,
En un profond puits se noya
Pour l'amour de ses amourettes.
Bien est heureux qui rien n'y a !

Sardana, le preux chevalier,
Qui conquit le règne (2) de Crète,
En voulut devenir moullier (3)
Et filer entre pucelettes.
David, le roi, sage prophète,
Crainte de Dieu en oublia,
Voyant laver cuisses bien faites.
Bien est heureux qui rien n'y a !

Amon en voulst (4) déshonorer,
Feignant de manger tartelettes,
Sa sœur Thamar et déflorer,
Qui fut inceste déshonnêtes;
Hérodes (pas ne sont sornettes)
Saint Jehan-Baptiste en décolla
Pour danses, sauts et chansonnettes.
Bien est heureux, qui rien n'y a !

(1) Salomon en tomba dans l'idolâtrie.
(2) Royaume.
(3) Femme.
(4) Voulut.

De moi, pauvre, je veux parler :
J'en fus battu, comme à ru toiles (1),
Tout nu, jà ne le quiers celer.
Qui me fit mâcher ces groselles,
Fors Katherine de Vausselles?
Noël le tiers eut, qui fut là.
Mitaines à ces noces telles (2),
Bien est heureux qui rien n'y a !

Mais que ce jeune bacheler
Laissât ces jeunes bachelettes,
Non ! et le dût-on vif brûler
Comme un chevaucheur d'écouvettes (3).
Plus douces lui sont que civettes.
Mais toutefois fol s'y fia :
Soient blanches, soient brunettes,
Bien est heureux qui rien n'y a !

(1) Comme linge au ruisseau.
(2) Puisqu'à ces noces on a tels coups.
(3) Un sorcier.

FRANÇOIS Ier, Roi de France

(1494-1547)

Quand de te voir j'ai perdu l'espérance.

Triste penser, en prison trop obscure,
L'honneur, le soin, le devoir et la cure
Que je soutiens des malheureux soudards,
Devant mes yeux desquels j'ai la figure,
Qui par raison et aussi par nature
Devaient mourir entre piques et dards,
Plutôt que veoir (1) fuir leurs étendards,
Me font perdre de raison l'attrempance (2)
Quand de te voir j'ai perdu l'espérance.

Toujours Amour par fermeté procure
Qu'à désespoir point ne fasse ouverture;
Mais tous malheurs viennent de tant de parts
Qu'ils me rendent indigne créature,
Tant que d'erreur à mon chef fais ceinture.
Ces yeux baignés vers toi font les regards,
Ne faisant plus contre ennui les remparts;
Si n'est avoir ton nom en révérence,
Quand de te voir j'ai perdu l'espérance.

Mais je ne sais pourquoi tourna l'augure
En mal sur moi : car ma progéniture
Eut tant de bien, qu'en tous lieux fut épars.
Plaisir pour deuil était lors leur vèture;

---

(1) Voir.
(2) L'usage.

Plaisante et douce y semb'ait nourriture
De leurs sujets gardant brebis ès parcs,
Toujours battirent lions et léopards;
Mais j'ai grand'peur n'avoir tel heur en France,
Quant de te voir j'ai perdu l'espérance.

Envoi

Oh ! grande Amour, éternel, sans rompture (1)
Dont l'infini est juste la mesure,
Dis-moi, perdrai-je à jamais ta présence?
Donc brief (2) verras sur moi la sépulture :
L'esprit à toi, pour le corps pourriture,
Quand de te voir, j'ai perdu l'espérance.

(1) Sans rupture.
(2) Bientôt.

CLÉMENT MAROT

(1495-1544)

Du temps que Marot était au Palais à Paris.

Musiciens à la voix argentine,
Dorénavant, comme un homme éperdu,
Je chanterai plus haut qu'une buccine :
« Hélas ! si j'ai mon joli temps perdu. »
Puisque je n'ai ce que j'ai prétendu
C'est ma chanson, pour moi elle est bien due.
Or, je vais voir si la guerre est perdue,
Ou s'elle pique ainsi qu'un hérisson.
Adieu vous dis, mon maître Jehan Griffon;
Adieu, Palais et la porte Barbette,
Où j'ai chanté mainte belle chanson
Pour le plaisir d'une jeune fillette.

Celle que c'est, en jeunesse est bien fine,
Ou j'ai été assez mal entendu,
Mais si pour elle encore je chemine,
Parmi les pieds (1) je puisse être pendu.
C'est trop chanté, sifflé et attendu
Devant sa porte, en passant par la rue,
Et mieux vaudrait tirer à la charrue
Qu'avoir tell' peine, en servir un maçon.
Bref, si jamais j'en tremble de frisson,
Je suis content qu'on m'appelle caillette:
C'est trop souffert de peine et marrisson (2)
Pour le plaisir d'une jeune fillette.

---

(1) Par les pieds.
(2) Tristesse.

Je quitte tout, je donne, je résine (1)
Le don d'aimer, qui est si cher vendu;
Je ne dis pas que je me détermine
De vaincre Amour : cela m'est défendu,
Car nul ne peut contre son arc tendu;
Mais de souffrir chose si mal congrue,
Par mon serment, je ne suis plus si grue.
On m'a appris tout par cœur ma leçon :
Je crains le guet, c'est un mauvais garçon,
Et puis de nuit trouver une charrette,
Pour vous casser le nez comme un glaçon,
Pour le plaisir d'une jeune fillette.

Envoi

Prince d'amour, régnant dessous la nue,
Livre-la moi en un lit toute nue,
Pour me payer de mes maux la façon,
Ou la m'envoie à l'ombre d'un buisson :
Car s'elle était avecques moi seulette,
Tu ne vis onc (2) mieux planter le cresson
Pour le plaisir d'une jeune fillette.

De s'Amie bien belle.

Amour, me voyant sans tristesse
Et de le servir dégouté,
M'a dit que fisse une maîtresse,
Et qu'il serait de mon côté.
Après l'avoir bien écouté,
J'en ai fait (3) une à ma plaisance
Et ne me suis point mécompté (4) :
C'est bien la plus belle de France.

(1) Résigne.
(2) Jamais.
(3) Choisi.
(4) Trompé.



L'ENLÈVEMENT
(D'après Baudouin.)

Elle a une œil riant, qui blesse
Mon cœur tout plein de loyauté,
Et parmi sa haute noblesse
Mêle une douce privauté.
Grand mal serait si cruauté
Faisait en elle demeurance (1);
Car, quant à parler de beauté,
C'est bien la plus belle de France.

De fuir son amour qui m'oppresse
Je n'ai pouvoir ni volonté,
Arrêté suis en cette presse
Comme l'arbre en terre planté
S'ébahit-on si j'ai planté (2).
De peine, tourment et souffrance?
Pour moins on est bien tourmenté :
C'est bien la plus belle de France.

Envoi

Prince d'amours, par ta bonté
Si d'elle j'avais jouissance,
Onc homme ne fut mieux monté :
C'est bien la plus belle de France.

(1) Sa résidence.
(2) Abondance.

VINCENT VOITURE

(1598-1648)

Ce que je n'ose demander.

Vous de qui l'œil est mon vainqueur,
Belle, qui causâtes l'orage
Qui souffla premier en mon cœur
Les feux de l'amoureuse rage,
Dans l'ardent brasier qui m'outrage
Vous ne sauriez plus me garder,
Si vous ne me donnez pour gage
Ce que je n'ose demander.

Je ne souhaite le bonheur
D'avoir un empire en partage,
Ni les pompes de cet honneur
A qui le monde fait hommage;
Toutes les richesses du Tage
Je ne prétends pas posséder.
Et j'estimerais davantage
Ce que je n'ose demander.

Comment puis-je voir la douceur
Qu'Amour a peinte en ce visage,
Les feux de cet œil ravisseur,
La grâce de ce beau corsage,
Cette belle et divine image
A qui toute autre doit céder,
Sans désirer en mon courage
Ce que je n'ose demander?

Mon respect et votre rigueur
Retiennent ma langue trop sage;
Mais le mal causant ma langueur
Par mes yeux a trouvé passage.
Ils vont pour mon cœur en message :
Et quand j'ose vous regarder,
Ils demandent en leur langage
Ce que je n'ose demander.

J.-F. SARRASIN

(1603-1651)

Ballade d'enlever en amour,

Sur l'enlèvement de Mademoiselle de Bouteville par Monsieur de Coligny.

Certes le gentil jeu d'amours,
Chacun le pratique à sa guise :
Qui par rondeaux et beaux discours,
Chapeau de fleurs, gente cointise,
Tournoi, bal, festin ou devise,
Pense les belles captiver;
Mais je pense, quoi qu'on en dise,
Qu'il n'est rien tel que d'enlever.

C'est bien des plus merveilleux tours
La passeroute et la maîtrise;
Au mal d'aimer, c'est bien toujours
Une prompte et suave crise.
C'est au gâteau de friandise
De Vénus la fève trouver.
L'amant est fol qui ne s'avise
Qu'il n'est rien tel que d'enlever.

Je sais bien que les premiers jours
Que Bécasse est bridée et prise,
Elle invoque Dieu au secours
Et ses parents à barbe grise :
Mais si l'amant qui l'a conquise
Sait bien la rose cultiver,

Elle chante, en face d'Eglise,
Qu'il n'est rien tel que d'enlever.

ENVOI

Prince, ose toujours de main mise,
Et te souviens, pouvant trouver
Quelque jeune fille en chemise,
Qu'il n'est rien tel que d'enlever.

PIERRE PETIT

(1616-1687)

C'est grand'pitié d'être loin de sa mie.

Dès que Robin eut vu partir Toinette,
Il quitta là le soin de son troupeau,
Il jeta loin pannetière et houlette
Et ne garda rien que son chalumeau.
Il lamenta plus fort qu'un Jérémie;
Il souhaita mille fois le trépas,
Et dans son mal il n'eut d'autre soulas
Que d'entonner sur sa flûte jolie
Triste chanson qui finit par : « Hélas !
C'est grand'pitié d'être loin de sa mie. »

Ces derniers mots, sans trêve il les répète,
Tantôt assis sur le bord d'un ruisseau,
Tantôt couché dessus la tendre herbette,
Tantôt le dos appuyé d'un ormeau.
Onc ne mena berger si triste vie:
Du doux sommeil il ne fait plus de cas;
Pis qu'un ermite il fait maigre repas,
Danses et jeux ne lui plaisent plus mie;
Et dans la bouche il n'a rien qu'un : « Hélas !
C'est grand'pitié d'être loin de sa mie. »

Il n'est berger qui son mal ne regrette,
Et près de lui bergères du hameau
Viennent chanter, filant leur quenouillette,
Pour consoler le triste pastoureau.

Mais leur doux chant point ne le solatie (1)
Tant la douleur le tient dedans ses lacs;
Pour ne les voir, les yeux tient toujours bas,
Et si leur dit : « Laissez-moi, je vous prie »,
Puis aussitôt revient à son : « Hélas !
C'est grand'pitié d'être loin de sa mie. »

ENVOI

Fils de Cypris, plus sournois qu'une pie,
A consoler Robin on perd ses pas.
Toinette seule avec ses doux appas
Le peut tirer de sa mélancolie.
Rendez-la lui : car, après tout, hélas !
C'est grand'pitié d'être loin de sa mie.

(1) Ne le soulage point.

COMTE DE BUSSY-RABUTIN
(1618-1696)

Il n'est rien tel que d'aimer.

L'amour pour ma liberté
Me promet un doux martyre;
Ma raison de son côté
Me fait peur de son empire,
Me dit que je m'en retire :
Mais mon cœur sans s'alarmer,
Me dit : « — Aime, ose, désire,
Il n'est rien tel que d'aimer. »

« — Mon cœur, je suis bien tenté,
J'ai grand'peine à te dédire :
Mais enfin si la beauté
A qui tu veux que j'aspire
Te rebute et te déchire,
Pourras-tu t'en retirer,
Et viendras-tu me redire :
« Il n'est rien tel que d'aimer? »

« — Oui, je te le redirai,
Dit mon cœur, tant que j'expire
On est assez fortuné
D'aimer toujours Silvanire,
Sans espoir de la réduire.
Laisse-moi donc enflammer
Si tu veux que je respire.
Il n'est rien tel que d'aimer. »

Envoi

Beauté pour qui je soupire,
Quoi qu'il en puisse arriver,
N'aimer rien, c'est, sans trop dire,
De tous les états le pire :
Il n'est rien tel que d'aimer.

ANTOINETTE DESHOULIÈRES

(1634-1694)

On n'aime plus comme on aimait jadis.

A caution tous amants sont sujets.
Cette maxime en ma tête est écrite;
Point n'ai de foi pour leurs tourments secrets,
Point auprès d'eux n'ai besoin d'eau bénite;
Dans cœur humain probité plus n'habite;
Trop bien encore a-t-on les mêmes dits
Qu'avant qu'Astuce au monde fut venue;
Mais pour d'effets, la mode en est venue :
On n'aime plus comme on aimait jadis.

Riches atours, tables, nombreux valets
Font aujourd'hui les trois quarts du mérite;
Si des amants soumis, constants, discrets,
Il est encor, la troupe en est petite.
Amour d'un mois est amour décrépite.
Amants brutaux sont les plus applaudis;
Soupirs et pleurs feraient passer pour grue;
Faveur est dite aussitôt qu'obtenue.
On n'aime plus comme on aimait jadis.

Jeunes beautés en vain tendent filets :
Les jouvenceaux, cette engeance maudite,
Fait bande à part près des plus doux objets;
D'être indolent chacun se félicite,
Nul en amour ne daigne être hypocrite;
Ou si parfois un de ces étourdis
A quelques soins s'abaisse et s'habitue,

Don de Merci seul il n'a pas en vue :
On n'aime plus comme on aimait jadis.

Tous jeunes cœurs se trouvent ainsi faits.
Telle denrée aux soles se débite.
Cœurs de barbons sont un peu moins coquets :
Quand il fut vieux, le diable fut ermite;
Mais rien chez eux à tendresse n'invite :
Par maints hivers désirs sont refroidis;
Par maux fréquents humeur devient bourrue.
Quand une fois on a tête chenue,
On n'aime plus comme on aimait jadis.

Envoi

Fils de Vénus, songe à tes intérêts;
Je vois changer l'encens en camouflets :
Tout est perdu si le train continue.
Ramène-nous le siècle d'Amadis.
Il t'est honteux qu'en cour d'attraits pourvue,
Où politesse au comble est parvenue,
On n'aime plus comme on aimait jadis

DUC DE SAINT-AIGNAN

Réponse à Madame Deshoulières.

A caution tous ne sont pas sujets
Autre maxime en ma tête est écrite;
Et pour parler de mes tourments secrets,
Oncques de cour ne connus l'eau bénite
Si dans maints cœurs probité plus n'habite,
Au mien les faits suivent toujours les dits.
Par moi l'Astuce au monde n'est venue;
D'amants loyaux si la mode est perdue,
Moi j'aime encor comme on aimait jadis,

Nul riche atour, nul nombre de valets
Ne contribue à mon peu de mérite.
Toujours me tiens au rang des plus discrets :
Tant mieux pour moi si la troupe est petite.
Amour chez moi n'est jamais décrépite,
Et quand les sots sont les plus applaudis,
Dussé-je en tout passer pour une grue,
Faveur se cache aussitôt qu'obtenue,
Tant j'aime encor comme on aimait jadis.

Jeunes beautés qui tendez vos filets,
Chassez bien loin cette engeance maudite
De jouvenceaux, quand près des beaux objets
D'être indolent chacun se félicite;
Je sens l'amour sans faire l'hypocrite,
Et le sers mieux qu'un de ces étourdis.
Mais si pour vous aux soins je m'habitue,

Don de merci j'aurai toujours en vue,
Car j'aime encor comme on aimait jadis.

Quand jeunes cœurs se trouvent ainsi faits,
Présent meilleur à Dame on ne débite.
Cœurs de barbons peuvent être coquets,
Le diable eut tort quand il se fit ermite.
Si ma personne à tendresse m'invite,
Mes sens au moins point ne sont refroidis.
Par aucuns maux mon humeur n'est bourrue,
Et peu m'en chaut si j'ai tête chenue,
Car j'aime encor comme on aimait jadis.

Envoi

Fils de Vénus, songe à tes intérêts,
Reprends l'encens et rends les camouflets,
Accorde à tous que ce train continue.
Nous reverrons le siècle d'Amadis;
Et si jamais Dame d'attraits pourvue
A m'enflammer se trouve parvenue,
Je l'aimerai comme on aimait jaids.

JEAN DE LA FONTAINE

(1621-1695)

A Madame Deshoulières.

Qu'à caution tous amants soient sujets,
C'est une erreur qui les bons discrédite :
On voit au monde assez d'amants discrets;
La race encor n'est pas toute détruite.
Quoi qu'en ait dit femme un peu trop dépite,
Rien n'est changé du siècle d'Amadis.
Hors que pour être amitié maintenue
Plus n'est besoin d'Urgande Desconnue.
On aime encor comme on aimait jadis.

Il est bien vrai qu'on choisit les objets.
Plus n'est le temps de dame sans mérite;
Quand beauté luit sous simples bavolets.
Plus sont prisés que reine décrépite:
Sous quelque toit que Bonne-Grâce habite,
Chacun y court, jusqu'aux plus refroidis.
Depuis Adam cela se continue,
Et quand Grâce est de Bonté soutenue,
On aime encor comme on aimait jadis.

Quand Céladon au pays des Forêts
Etait prôné comme un amant d'élite.
On vit Hylas, patron des indiscrets,
En plein marché tenir autre conduite.
Bref en tout temps Amour eut à sa suite
Sujets loyaux et sujets étourdis;
Or n'en est pas la coutume perdue:

Comme autrefois la mode en est venue;
On aime encor comme on aimait jadis

ENVOI

Toi qui te plains d'Amour et de ses traits;
Dame chagrine, apaise tes regrets;
Si quelque ingrat rend ton humeur bourrue.
Ne t'en prends point à l'enfant de Cypris;
Cause il n'est pas de ta déconvenue :
Quand la dame est d'attraits assez pourvue,
On aime encore comme on aimait jadis.

Sur le mal d'amour.

De tant de maux qui traversent la vie,
Lequel de tous donne plus d'embarras?
De grands malheurs la famine est suivie;
La guerre aussi cause bien des fracas;
La peste encore est un dangereux cas;
Femme fâcheuse est un méchant partage;
Faute d'argent cause bien du ravage;
Mais pas ne sont là les plus douloureux :
Si m'en croyez, aussi bien que le sage,
Le mal d'amour est le plus rigoureux.

De l'éprouver un jour me prit envie,
Mais aussitôt adieu joie et soulas;
Ennuis cuisants, noirs soupçons, jalousie,
Cent autres maux je vois venir à tas;
Tous mes déduits furent de grands hélas !
Liberté fit place à honteux servage;
Tu fus d'abord, pauvre cœur, mis en cage,
D'où bien voudrais sortir; mais tu ne peux;
Lors tu chantas sur un piteux ramage :
« Le mal d'amour est le plus rigoureux. »

Quand la beauté que vous avez servie
A vos désirs parfois ne répond pas,
C'est bien alors que c'est la diablerie :
Prendre on voudrait le parti de Judas;
On se pendrait pour moins de deux ducats;
Sans cesse au cœur on a fureur et rage;
Fer et poison, on met tout en usage
Pour se tirer d'un pas si malheureux.
Qui peut après douter de cet adage :
« Le mal d'amour est le plus rigoureux ? »

J'accepte amour qui se traite en Turquie
Dans les sérails de ces heureux pachas
D'où cruauté fut de tout temps bannie,
Où douceur gît toujours entre deux draps :
Plaisirs y sont sur des lits de damas,
Chagrins jamais; jamais dame sauvage;
Jusqu'aux tendrons qui font l'apprentissage;
Tout est galant, traitable et gracieux.
Partout ailleurs, dont de bon cœur j'enrage,
Le mal d'amour est des plus rigoureux.

ENVOI

Objet charmant, de qui la belle image
Tient dès longtemps mon cœur en esclavage,
Soulage un peu mon tourment amoureux.
Si tu me fais un tour si généreux,
Plus ne tiendrai ce déplaisant langage :
« Le mal d'amour est le plus rigoureux. »



LE BOSQUET D'AMOUR, d'après Lavreince.

MARIGNY[1]

(XVIIe siècle)

Si l'amour est un doux servage.

Si l'amour est un doux servage,
Si l'on ne peut trop estimer
Les plaisirs où l'amour engage,
Qu'on est sot de ne pas aimer !
Mais si l'on se sent enflammer
D'un feu dont l'ardeur est extrême,
Et qu'on n'ose pas l'exprimer,
Qu'on est sot alors que l'on aime !

Si, dans la fleur de son bel âge,
Femme, bien faite pour charmer,
Vous donne son cœur en partage,
Qu'on est sot de ne pas aimer !
Mais s'il faut toujours s'alarmer,
Craindre, rougir, devenir blême
Aussitôt qu'on s'entend nommer,
Qu'on est sot alors que l'on aime !

Pour complaire au plus beau visage
Qu'amour puisse jamais former,
S'il ne faut rien qu'un doux langage,
Qu'on est sot de ne pas aimer !
Mais quand on se voit consumer,
Si la belle est toujours de même
Sans que rien la puisse animer,
Qu'on est sot alors que l'on aime !

ALFRED DE MUSSET

(1810-1857)

Ballade du vieux temps.

Va dire, Amour, ce qui cause ma peine
A mon seigneur, que je m'en vais mourir,
Et, par pitié, venant me secourir,
Qu'il m'eût rendu la Mort moins inhumaine.
A deux genoux je demande merci,
Par grâce, Amour, va-t'en vers sa demeure.
Dis-lui comment je prie et pleure ici,
Tant et si bien qu'il faudra que je meure.
Tout enflammée, et ne sachant point l'heure
Où finira mon adoré souci,
La Mort m'attend, et s'il ne me relève
De ce tombeau prêt à me recevoir,
J'y vais dormir, emportant mon doux rêve.
Hélas ! Amour, fais-lui mon mal savoir.

Depuis le jour où le voyant vainqueur,
D'être amoureuse, Amour, tu m'as forcée,
Fût-ce un instant, je n'ai pas eu le cœur
De lui montrer ma craintive pensée,
Dont je me sens à tel point oppressée,
Mourant ainsi, que la Mort me fait peur.
Qui sait pourtant, sur mon pâle visage,
Si ma douleur lui déplairait à voir !
De l'avouer je n'ai pas le courage.
Hélas ! Amour, fais-lui mon mal savoir.

Puis donc, Amour, que tu n'as pas voulu
A ma tristesse accorder cette joie
Que dans mon cœur mon doux seigneur ait lu
Ni vu les pleurs où mon chagrin se noie,
Dis-lui du moins, et tâche qu'il le croie,
Que je vivrais, si je ne l'avais vu;
Dis-lui qu'un jour, une Sicilienne
Le vit combattre et faire son devoir.
Dans son pays, dis-lui qu'il s'en souvienne,
Et que j'en meurs, faisant mon mal savoir.

TH. DE BANVILLE

(1823-1891)

Ballade de la vraie sagesse.

Mon bon ami, poète aux longs cheveux,
Joueur de flûte à l'humeur vagabonde,
Pour l'an qui vient je t'adresse mes vœux:
Enivre-toi, dans une paix profonde,
Du vin sanglant et de la beauté blonde.
Comme à Noël, pour faire réveillon
Près du foyer en flamme, où le grillon
Chante à mi-voix pour charmer ta paresse,
Toi, vieux Gaulois et fils du bon Villon,
Vide ton verre et baise ta maîtresse.

Chante, rimeur, la Jeanne et ses grands yeux
Et cette lèvre où le sourire abonde;
Et que tes vers à nos derniers neveux,
Sous la toison dont l'or sacré l'inonde,
La fasse voir plus belle que Joconde.
Les amours nus, pressés en bataillon,
Ont des rosiers broyé le vermillon
Sur le beau sein de cette enchanteresse.
Ivre déjà de voir son cotillon,
Vide ton verre et baise ta maîtresse.

Une bacchante, aux bras fins et nerveux,
Sur les coteaux de la chaude Gironde,
Avec ses sœurs, dans l'ardeur de ses jeux,
Pressa les flancs de sa grappe féconde
D'où ce vin clair a coulé comme une onde.

Si le désir, aux yeux d'émerillon,
T'enfonce au cœur son divin aiguillon,
Profites-en; l'âme, disait la Grèce,
A pour nous fuir l'aile d'un papillon :
Vide ton verre et baise ta maîtresse.

ENVOI

Ma muse, ami, garde le pavillon.
S'il est de pourpre, elle aime son haillon,
Et me répète à travers son ivresse,
En secouant son léger carillon :
« Vide ton verre et baise ta maîtresse. »

Ballade pour célébrer les pucelles.

Puisque Paris, fou de poudre de riz,
Veut qu'on se plâtre en manière de cygne,
Et qu'il a fait ses plaisirs favoris
De ces gothons qui se peignent un signe,
Je tourne bride et change ma consigne.
Loue avec nous, Amour, méchant garçon,
La gerbe d'or qui sera ta moisson;
Viens ! Lorsqu'on suit les saintes jouvencelles
Qui vont tressant leurs voix à l'unisson,
Il sied de boire en l'honneur des pucelles.

Le parfumeur vend les Jeux et les Ris
Et sous les yeux on se trace une ligne.
On badigeonne un front comme un lambris;
C'est trop de luxe et je m'en sens indigne.
Qu'on me ramène à la feuille de vigne !
Oh ! quelle gloire, ignorer sa leçon !
Balbutier l'immortelle chanson !
Rien n'est cruel et divin comme celles
Que fait rougir un timide frisson.
Il sied de boire en l'honneur des pucelles.

Les vierges sont des cœurs et des esprits,
Et la candeur sereine les désigne.
Leurs francs appas sont comme un gai pourpris
Jonché de rose et de blancheur insigne;
Le lys les nomme et la neige les signe,
Leurs bras polis sont froids comme un glaçon
Et le Désir niche dans le buisson
De leurs cheveux, où brillent des parcelles
D'or, ouvragé d'une riche façon.
Il sied de boire en l'honneur des pucelles.

Envoi

Il faut se rendre et leur payer rançon,
Lorsque Vénus, guidant son enfançon,
Dans leurs yeux noirs jette des étincelles.
Le vin bouillonne; allons, verse, échanson !
Il sied de boire en l'honneur des pucelles.

(*Trente-six Ballades joyeuses*, E. Fasquelle, édit.)

CATULLE MENDÈS

(1842-1910)

Ballade de l'amant qui voudrait voir sourire les yeux de sa maîtresse.

Vous ne savez pas ce qu'on a
De chagrin pour la moindre chose
Que celle à qui l'on se donna
Vous dénie, un instant morose.
Si petite qu'en soit la cause,
Sur notre cœur désabusé
Le vautour Désespoir se pose...
Je meurs d'un regard refusé !

Moins blanche parut Héléna
Aux bords que Simoïs arrose;
Moins belle se torsionna
Daphné, la nymphe en laurier-rose;
Et tu veux bien, lorsque je cause,
Ecouter mon souffle embrasé;
Mais votre paupière s'est close...
Je meurs d'un regard refusé.

Lorsqu'à ta gorge s'acharna
Mon baiser sans pitié ni pause,
Tes seins, double neige d'Etna,
S'érigent en apothéose;
Mais quand, bien plus qu'on ne peut, j'ose,
Je te vois, mal récompensé,
Guetter une métamorphose...
Je meurs d'un regard refusé.

ENVOI

Prince ! encore que la seule Rose
Me parfume, et qu'on m'ait casé
Roi, pape, aux îles de Formose,
Je meurs d'un regard refusé.

Ballade du bon conseil des amants qui, même après la mort, n'ont pas cessé d'aimer.

J'évoque des spectres d'amants !
A leur suaire de dentelle
Fait de loques d'anciens serments
Saigne la blessure fidèle.
« La seule extase, quelle est-elle,
Dites, cœurs jadis déchirés? »
Ils répondent sous un vent d'aile :
« Aimez, souffrez, pleurez, mourez !
— Les baisers sont-ils si charmants
Qu'aucune ivresse ne soit telle?
— L'amour ne vaut qu'en ses tourments;
Plaisir d'amour est bagatelle;
Le délice, c'est qu'on pantèle
Sous l'angoisse aux crocs acérés,
Comme une blessée hirondelle !
Aimez, souffrez, pleurez, mourez !
— Mais pourquoi, doux mânes aimants,
Conseillez-vous la mort cruelle?
— C'est qu'après les humains moments
Où la Fin au char noir s'attelle,
Les cœurs que l'amour écartèle
Sont encore plus torturés
Et d'une torture immortelle...
Aimez, souffrez, pleurez, mourez... »

Envoi

Marchand ! laisse ta clientèle;
Prince ! suis les trônes dorés;
Et, Pierrot, souffle ta chandelle !
Aimez, souffrez, pleurez, mourez.

(*Les Braises du Cendrier*, E. Fasquelle, édit.)

MAURICE ROLLINAT
(1846-1903)

Le cœur guéri.
(Chant royal.)

Celle que j'aime est une enchanteresse
Au front pudique, aux longs cheveux châtains;
Compagne et sœur, ma Muse et ma maîtresse,
Elle ravit mes soirs et mes matins.
Svelte beauté, sensitive jolie,
Elle a l'œil tendre et la taille qui plie.
Moi, le suiveur des funèbres convois,
J'ai frémi d'aise au doux son de sa voix,
Et, maintenant que l'amour m'électrise,
Toujours, partout, je l'entends, je la vois;
Mon pauvre cœur enfin se cicatrise.

Geste pensif et qui vous intéresse,
Bouche d'enfant sans rires enfantins,
Etrangeté jusque dans la caresse,
Regards profonds, veloutés et lointains,
Joue inquiète et quelquefois pâlie
Par la souffrance et la mélancolie,
Tête française avec un air suédois,
Pied de gazelle, et jolis petits doigts
Par qui toujours la musique est comprise :
Aussi je l'aime autant que je le dois;
Mon pauvre cœur enfin se cicatrise.

Elle a comblé mon esprit d'allégresse,
Purifié mon art et mes instincts,
Et, maintenant, mon âme qui progresse
Plane au-dessus des rêves libertins !
Je suis calmé, je suis chaste; j'oublie
Ce que je fus; ma chair est ennoblie;

Je ne suis plus le poète aux abois
Qui frissonnait d'horreur au fond des bois;
J'aime la nuit, qu'elle soit noire ou grise,
Et, bénissant le philtre que je bois,
Mon pauvre cœur enfin se cicatrise.

La destinée, hélas ! est bien traîtresse,
Mais je souris quand même à mes destins,
Car, dès ce jour, au lieu de ma détresse,
J'ai la saveur des mystiques festins.
Tout à l'amour qui désormais nous lie,
Avec l'espoir je me réconcilie;
En vain l'ennui me guette en tapinois,
Je ne crains plus cet ennemi sournois :
Le bouclier contre qui tout se brise,
Je l'ai pour vaincre au milieu des tournois !
Mon pauvre cœur enfin se cicatrise.

Je ne redoute aucun danger, serait-ce
L'Enfer lui-même ! A mes défis hautains,
Satan se tait; l'embûche qu'il me dresse,
Je la découvre, et marche à pas certains.
Ma volonté germe et se multiplie;
Les rêves bleus dont ma tête est remplie
Chassent au loin mes spleens et mes effrois
Pour me parler du Ciel à qui je crois,
Et je pardonne à ceux que je méprise
Comme le Christ en mourant sur la croix;
Mon pauvre cœur enfin se cicatrise.

ENVOI

A Toi ces vers dont l'amour a fait choix !
Tu voudras bien les lire quelquefois?
Reine aux yeux doux dont mon âme est éprise,
Tu m'as rendu le plus heureux des rois !
Mon pauvre cœur enfin se cicatrise.

(*Les Névroses*, E. Fasquelle, édit.)

ÉMILE BERGERAT

Ballade de la merci amoureuse.

Quoi qu'il en soit le mauvais économe,
Entre les biens du jardin enchanté
Que ce vieux val de pleurs fleurit à l'homme,
Parfums, Saveurs, Son, Lumière, Santé,
Et l'Art aussi, rente de ce renté,
Il en est un dont s'assoiffe et s'affame,
Même repu, l'ingrat qui le diffame,
Tant il le force au tribut d'un merci
Quotidien pour l'auteur de la femme :
Le don joyeux d'amoureuse merci.

Du paradis perdu pour une pomme
Et désormais du seul rêve hanté,
Ou de celui que cherche l'astronome
Dans l'infini dont il est tourmenté,
Fruit ne nous choit qui ne soit éventé,
Ou, pis encore, que Satan ne l'entame
Et n'y prélève une part du dictame;
Le baiser reste, où le plus endurci
Reçoit, avec ou sans épithalame,
Le don joyeux d'amoureuse merci.

La bête humaine est peu cousine, en somme,
Le Dieu qu'elle a, malgré la parenté.
Il lui crie : « Aime ! »; elle répond; « J'assomme ! »
Si de la mort aucun n'est exempté,
L'oubli sur tous verse son népenthé:
Du plus beau corps, quand s'évapore l'âme,

Qu'en reste-t-il? La cendre d'une flamme.
Obscur destin, mais sitôt éclairci,
Que du fourreau s'échange avec la lame
Le don joyeux d'amoureuse merci.

Envoi

Dans les devoirs que la vie amalgame,
Prince, l'honneur est pour le polygame,
Puisque la loi consiste, en raccourci,
A chanter juste et sur toute la gamme
Le don joyeux d'amoureuse merci.

(*Ballades et Sonnets*, E. Fasquelle, édit.)

JEAN RICHEPIN

Ballade pour faire peur du chat.

Quand la romance est romancée,
Après les derniers roucoulis,
Que reste-t-il? Morte pensée,
Os démoellés, sens aveulis,
Et nuques en torticolis
Où le poil suant s'échevèle.
Au chat ! Au chat, oiseaux jolis !
Au chat ! C'est un mange-cervelle.

Au chat ! Sa morsure pansée
Résiste à tous les alcalis,
On en sent toujours la lancée.
Des virus qu'on croit abolis,
Dans la chair aux mille replis,
Le venin caché se révèle.
Au chat ! au chat, beaux bengalis !
Au chat ! C'est un mange-cervelle.

Ceux que la débauche insensée
Gave de sa truffe en coulis,
Avec la vieille fiancée
Vieillissent tôt, les traits pâlis,
L'haleine en lécheurs d'aillolis,
Les reins ensablés de gravelle.
Au chat, jeunes ensevelis !
Au chat ! C'est un mange-cervelle.

ENVOI

Prince aux voluptueux oublis,
C'est ta fosse toujours nouvelle
Que tu creuses au creux des lits.
Au chat ! C'est un mange-cervelle.

(*Mes Paradis*, E. Fasquelle, éd.)

Ballade de bonne récompense.

A qui, civil ou militaire,
A pied, même en aérostat,
Trouverait le mot du mystère
Par où mon être s'enchanta,
A qui m'appellerait bêta
De pleurer encor quand j'y pense,
A celui-là j'offre recta
Quarante sous de récompense !

A qui, de Montmartre à Cythère,
Trouverait, pour qu'il l'attestât,
Fille de gueux ou de notaire
Plus belle d'un seul iota
Que la maîtresse qui fit à
Mon cœur le grand trou que je panse,
A qui de ses yeux s'abrita,
Quarante sous de récompense !

A qui rapporterait de terre,
Ou du ciel que mon vol tenta,
Mon dernier espoir, solitaire,
Loin de celle qui me quitta,
Las ! dans n'importe quel état,
Je lui garnirais bien la panse,
Pourvu qu'il me le rapportât.
Quarante sous de récompense !

Envoi

O toi qui commis l'attentat,
Femme, voici, pour la dépense
De la croix de mon Golgotha,
Quarante sous de récompense.

(*Les Caresses*, E. Fasquelle, éd.)

OLIVIER DE GOURCUFF

Ballade pour les primeurs.

Je ne sais rien de si tentant
Que l'amour, pur et sans mélange,
De jeune fille à son printemps.
Un peu plus femme, un peu moins ange,
Elle perdrait ce charme étrange,
Indéfinissable et vainqueur,
Qu'eurent La Vallière et Fontange :
En amour, cherchez la primeur.

Elle arrive tout en chantant,
Pose sa tête de mésange
Sur votre épaule, et vous, content,
De ses cheveux baisez la frange.
Elle veut bien qu'on la dérange,
Pourvu qu'elle ait de son seigneur
Quelques caresses en échange.
En amour, cherchez la primeur.

Son minois frais et bien portant
Te séduit, jeune homme, et te venge
Des faux appâts payés comptant.
Qu'un vieux libertin s'en arrange,
C'est bon; gardons notre louange
Pour teint de rose et lèvre en fleur;
Chair fraîche et saine mieux se mange;
En amour, cherchez la primeur.

Envoi

Dans le palais ou sous la grange,
Amis, si Cupidon moqueur
Vous décoche un trait qui démange,
En amour, cherchez la primeur.



L'AMANT SURPRIS
D'après Schall.

Ballade contre les primeurs.

Je ne sais rien de moins tentant
Que l'amour, même sans mélange,
D'une fillette à son printemps,
Pas encore femme et plus ange.
Je goûte peu le charme étrange,
Candide et bêtement vainqueur
De La Vallière et de Fontange :
En amour, fuyez la primeur.

Elle m'exaspère en chantant,
Sotte linotte ou bien mésange
Sans plumes; serais-je content
De ses cheveux à courte frange !
Très rusée, elle se dérange,
Si son esclave, faux seigneur,
Lui promet bijoux en échange.
En amour, fuyez la primeur.

Son corsage trop bien portant
Ne me guérit ni ne me venge
Des appas mûrs payés comptant;
Peu libertin, je m'en arrange
Et caresse d'une louange
Le maquillage dans sa fleur;
Fruit blet mieux qu'aigrelet se mange.
En amour, fuyez la primeur.

ENVOI

Dans le palais ou sous la grange,
Amis, si Cupidon moqueur
Vous décoche un trait qui démange,
En amour, fuyez la primeur.

Ballade érotique.

Celle que j'aime est une blonde
Au profil pur, à l'œil câlin;
Sa gorge est une coupe ronde
Qui tient dans le creux de ma main;
Un vermillon incarnadin
Rougit sa lèvre savoureuse;
J'y bois la volupté sans frein :
Honneur à ma blonde amoureuse !

Notre amour est fort, et le monde,
Quand je la presse sur mon sein
Dans une étreinte très profonde,
N'est plus pour nous qu'un songe vain;
Aux roses clartés du matin
Sonne l'heure délicieuse
De s'avoir, de s'aimer sans fin:
Honneur à ma blonde amoureuse !

J'admets très bien qu'on se morfonde
Dans un platonisme incertain;
Mais Vénus, la mère féconde,
Sourit au plaisir libertin.
Plus d'extase ! C'est enfantin.
Le temps fuit, aimons, ma rieuse,
Aimons, narguant le lendemain.
Honneur à ma blonde amoureuse !

ENVOI

Je veux que ce dernier quatrain,
Tout imprégné de toi, charmeuse,
Te redise le doux refrain :
Honneur à ma blonde amoureuse !

Ballade galante.

La dévote qui se retrousse
Au sortir d'un sermon d'Avent,
La grisette, qui se trémousse
L'air vainqueur et le nez au vent,
Sur le trottoir ou sous l'auvent,
Les filles aux bouches de fraise,
Nous les voulons, et très souvent.
Parlons d'amour à la Nantaise.

Celle-ci, prude, se courrouce,
Quand on veut aller de l'avant;
Mais, comme son corset repousse
Des rondeurs, on la va bravant.
Sa maison n'est pas un couvent;
En douceur on la déniaise;
Elle sourit au poursuivant.
Parlons d'amour à la Nantaise.

D'autres se prennent sans secousse;
Mais nous fuyons ce qui se vend.
Suzon, que Laïs éclabousse,
Eût-elle la tête à l'évent,
Mérite notre amour fervent.
Elle sera Laïs : fadaise !
Nous l'aimons mieux auparavant :
Parlons d'amour à la Nantaise.

ENVOI

Ami, vois-tu, le plus savant
Sait d'abord aimer à son aise.
Le reste est bête ou décevant.
Parlons d'amour à la Nantaise.

Ballade des joies domestiques.

J'ai parfois des humeurs moroses;
Mon lit, quoique plume et coton,
N'est pas toujours un lit de roses;
J'ai des ennuis jusqu'au menton,
Et je ne puis prendre un bâton
Pour les chasser; mais je m'oublie;
Me plaindre n'est pas de bon ton:
Ma compagne enchante ma vie.

Elle a, de vous dire des choses,
Une si plaisante façon,
Elle verse, à petites doses,
Tant de sagesse et de raison,
Elle vous donne une leçon
Sous des airs de cajolerie,
C'est le bon sens dans la chanson :
Ma compagne enchante ma vie.

Si j'écrivais, les portes closes,
Gaillardises en feuilleton,
Je la peindrais sous mille poses
A faire pâmer un Caton.
Mais je crains le qu'en dira-t-on.
Je sais qu'on la trouve jolie,
Et je la savoure en glouton:
Ma compagne enchante ma vie.

ENVOI

Mesdames, l'ancien papillon
De vos fleurs plus ne se soucie;
J'ai Béatrice et Frétillon :
Ma compagne enchante ma vie.

(Rimes d'Amour et de Hasard.)

EDMOND ROSTAND

Ballade du petit manchon.

J'étais seul à rêver, ce jour-là, tout morose;
Mais soudain j'entendis le cher froufroutement
Qui l'annonce : elle entra, fraîche comme une rose,
Et m'offrit à baiser ses yeux en les fermant,
Puis montra sa toilette et tourna lentement
Demandant : « Etes-vous satisfait de la ligne? »
Comme je m'écriais que tout me semblait digne
D'un poème, les gants, le mignon capuchon,
Tout, le moindre ruban, — elle dit, la maligne :
« Faites une ballade à mon petit manchon? »

Je chante son manchon adoré, cette chose
Ebouriffée ainsi qu'un matou ronronnant,
Son tout petit manchon doublé de satin rose
Qui de chaque côté sort en se chiffonnant,
Et pour le célébrer me voilà griffonnant
Tous ces alexandrins pénibles que j'aligne.
Il est doux au toucher comme un duvet de cygne,
Ouaté, parfumé, lustré comme un bichon.
J'obéis sans tarder, puisque c'est la consigne
De faire une ballade à son petit manchon.

Il préserve ses doigts de bleuir en nivôse.
Que je l'en remercie, est-ce donc étonnant?
Aux temps froids où le nez sous la bise se rose,
Elle prend ce manchon pour aller trottinant,
Et le porte parfois, d'un geste frissonnant,
A sa bouche aussi rouge et fraîche qu'une guigne,

Quand elle court la rue, où le passant la guigne.
Je chanterai, s'il faut, son boa, son fanchon,
Pour lui faire plaisir, croit-on que je barguigne
A faire une ballade à son petit manchon?

Envoi

Princesse qui me fais obéir sur un signe,
Tu croyais me jouer sans doute un tour insigne
M'imposant ce sujet un peu trop folichon;
Mais d'être mis en vers, rien de toi n'est indigne !
J'ai fait une ballade à ton petit manchon.

(*Les Musardises*, E. Fasquelle, éd.)

ALCANTER DE BRAHM

Ballade du bouton de rose.

Le plus joli bouton de rose
N'est pas celui que vous croyez,
Et l'exquise fleur est la cause
De bien des cerveaux dévoyés.
Pourtant, resteraient-ils éteints,
Vos jeunes sens, quand je caresse
Le bout rosé des jolis seins
De ma très gentille maîtresse?

Plus fraîche encore qu'églantine
Je la sens prête à défaillir,
Quand aux lèvres de ma divine
Ma bouche vient enfin s'unir
Et glisse au moment opportun,
Livrant à ma fougue traîtresse
Le bout rosé du joli sein
De ma très gentille maîtresse.

Et si, plus loin je m'aventure,
J'entre en ce lieu mystérieux
Que, prudemment, dame Nature
A su voiler à tous les yeux.
Pourtant, parfois, il existe un
Heureux mortel qui le caresse,
Ce bout rosé du joli... sein
De ma très gentille maîtresse.

Envoi

O ma princesse, en bon latin,
J'aurais bien dû, je le confesse,
Chanter le bout du joli sein
De ma très gentille maîtresse.

(Eros chante.)

GABRIEL GUÉMARD

Ballade de la belle endormie.

C'est un parc embaumé d'essences rares,
Aux fourrés profonds et mystérieux,
Où luisent sous bois de sournoises mares
Que frangent des roseaux longs et soyeux
Comme les cils d'or sur l'azur des yeux...
Il est doux d'y causer avec sa mie
En d'éloquents regards silencieux...
C'est le château de la belle endormie.

Un ruisselet, paré d'orchis bizarres,
Fuit en souples lacets capricieux
Avec des soupirs plaintifs de cithares.
Et les grillons fous, d'un refrain joyeux,
Soulignent son thème mélodieux...
Là, depuis cent ans, vivante momie,
Madame fait un rêve merveilleux...
C'est le château de la belle endormie.

« Ne sais-tu pas que de subtils curares
Enivrent ces fleurs, bel audacieux,
Qui dans la forêt magique t'égares?
Que vois-tu donc? Quel songe radieux
Te prête un front d'amant victorieux?
— Je vois le palais où ma tendre amie
Repose, attendant l'époux précieux :
C'est le château de la belle endormie. »

Envoi

Princesse, éveillez au baiser des cieux
Les charmes purs de votre académie :
Voici venir le prince gracieux
Dans le château de la belle endormie.

Ballade au nid.

Je vague dans un précieux verger
Coquet et frisé comme un petit-maître,
Fleurant bon la fraise avec l'oranger,
Doux temple dont un poète est le prêtre.
Il est planté, mi-mondain, mi-champêtre,
Entre Paris et le pré Saint-Denis.
Là, mainte oiselle a vu ses petits naître
Au plus charmant des nids.

Parfois aussi je me prends à songer
A la maison que bâtit mon ancêtre :
C'est le sapin, le puits, le potager,
Le pignon pointu, la blanche fenêtre
D'où je voyais les bœufs indolents paître.
Qu'il est loin, ce temps des vers non finis,
Les premiers éclos, les meilleurs peut-être,
Au plus charmant des nids !

Celle qui m'aima d'amour mensonger
— Eros n'est-il pas toujours le dieu traître? —
Et qui me laissa d'un cœur si léger,
Celle dont le souvenir me pénètre
Et me trouble encore au tréfonds de l'être,
Ma frivole amante aux seins d'or brunis,
Pour mes baisers va-t-elle reparaître
Au plus charmant des nids?

ENVOI

Princesse, si ma muse s'enchevêtre,
Je vous invite — tous fâcheux honnis —
A démêler ce rythme qui s'empêtre
Au plus charmant des nids.

Ballade de la pluie.

Que la pluie est douce, est douce, ô Pyrame,
Au chemin frileux des derniers frimas,
Où, devisant de quelque ancien dictame,
Sur de gentils riens jadis tu rimas
Et d'amour précieux souvent aimas
Au sillon déjà niche l'alouette;
Voici qu'Arachné file ses hamacs
Que l'averse fouette.

Que la pluie est gaie, est gaie, ô ma dame,
Sur la futaie haute et sur les prés gras
Et les blés roux que Messidor enflamme.
Passe Marion avec Nicolas,
De son rire frais riant aux éclats,
Dans le vert sentier blanche silhouette,
Jupons courts troussés sur de jolis bas
Que l'averse fouette.

Que la pluie est triste, est triste, ô mon âme,
En ce soir d'automne où tinte le glas.
L'on dirait des pleurs gris de vieille femme
S'égouttant sans fin d'un pauvre cœur las...
Froide, l'ondée enfume les champs ras
Où tourne un vol hésitant de chouette.
Dépouillé, le chêne étire ses bras
Que l'averse fouette.

ENVOI

Noble Princesse aux célestes appas,
Votre poète, en tout honneur, souhaite
Baiser la trace humide de vos pas
Que l'averse fouette.

Ballade d'Utopie.

Ce soir, sur des passions de légende
Le trouvère est las d'avoir tant rimé,
Et, dans les halliers de Brocéliande,
Pour le plaisir des belles, exhumé
Merlin déconfit ou Renaud pâmé
Ou la magique licorne assoupie...
Il a souvent pleuré sans être aimé.
Est-ce une dame d'Utopie?

Une tristesse tombe sur la lande
Et l'horizon d'étoiles parsemé
Où la forêt de givre s'enguirlande...
Voici que ce décor inanimé
Dispense au pauvre poète affamé
Comme une image soudain réchampie
De son ancien amour inexprimé...
Est-ce une dame d'Utopie?

Le froid, qui descend de la voûte grande,
Dépouille le chêne au mont embrumé
Et jette au ruisseau la frêle lavande
Qui meurt, exhalant un râle embaumé...
Or, divinité du bois parfumé,
Dont Vénus serait la pâle copie,
Une femme rit au barde charmé...
Est-ce une dame d'Utopie?

ENVOI

Ma Princesse, m'oseriez-vous blâmer
Si je confessais — quelle audace impie ! —
Etre le troubadour ici nommé,
Et vous, la dame d'Utopie?

LUCIEN ROLMER

Le chant de l'amour.

Je rêve, ô mon amour, aux côtes de Phocée :
Les sylphes de l'azur brûlent en souriant...
Si je rouvre les yeux, la plage est effacée
Et je vois ton regard où monte l'Orient
Comme un roucoulement dans une tourterelle;
Si je descends en moi, je retrouve l'ardeur
De cette vision où l'amour se révèle.
Une vague se brise et mon âme se meurt.

Quand tombe le désir au fond de la pensée
Elle en ressent parfois comme un déchirement;
Je n'ai jamais souffert de t'avoir exaucée,
Je n'ai jamais souffert, pas même en ce moment !
Je me jette dans l'onde où ton souffle m'appelle.
Je te donne mon sang, mes forces et mon cœur,
Je ne sais si je vis, mais que la plage est belle.
Une vague se brise et mon âme se meurt.

Comme d'un trait de feu dont la terre est blessée
Ton être est envahi dans l'ombre par mon chant.
O fleur du monde, ô toi qui fus ma fiancée,
O Psyché dont l'amour est le soleil levant !
Un horizon nouveau dans mon rêve étincelle :
O golfe de ma vie où flotte le bonheur,
Enchaîne dans tes bras le marin qui ruisselle.
Une vague se brise et mon âme se meurt.

Envoi

Temple de Dieu, que cette nuit soit éternelle !
Entends les flots, entends l'amour et sa rumeur;
La mer emplit mon sein que l'amour renouvelle,
Une vague se brise et mon âme se meurt !

FÉLIX LA BOISSIÈRE.

Ballade à Madame.

Je n'ose dire que je l'aime,
Et pourtant je rêve la nuit
Qu'elle est mon idéal suprême.
Je la poursuis, elle me fuit.
Pierrot par sa mie éconduit
Jette à la lune sa rancœur;
Moi, pour apaiser la langueur
Et les désirs fous de mon âme,
Je voudrais pleurer sur mon cœur...
Voici la ballade à Madame.

Le clown peut broder sur le thème
La cabriole qui séduit,
Jamais l'écuyère bohème
Ne tourne son regard vers lui;
De même j'accompagne et suis
Aux petits soins avec candeur,
Portant trousse, flacon d'odeur,
Réticule, toute la gamme,
Heureux du moindre mot boudeur...
Voici la ballade à Madame.

Tu seras toujours mon emblème,
Cigale folle qui bruit,
En brossant ton corselet blême,
Car, si je veux chasser l'ennui
Et chanter le charme qui luit
Dans ses yeux d'or pleins de douceur,



« VA DONC ! »
Lithographie de Gavarni. (Musée Carnavalet.)

Les yeux d'or brun où la lueur
Des voluptés jette sa flamme,
Elle rit, c'est jeu du jongleur.
Voici la ballade à Madame.

ENVOI

Princesse, votre ris moqueur
Me décourage et me fait peur !
Je tairai le nom de la femme,
Je tairai le nom de l'auteur...
Voici la ballade à Madame.

Ballade pour la Marinette.

Je voulais alors tout aimer,
Le vin, les roses du parterre,
La femme prompte à se pâmer,
Le jeu, la chasse, ou bien la guerre;
Et, joyeux d'être sur la terre,
Je m'en donnai comme un bossu
En vidant galamment mon verre...
Marinette, si j'avais su !

Si j'avais su voir ton baiser
Et tes seins à damner, ma chère,
Tes quenottes à tout briser,
Ta taille onduleuse et légère...
Mais par d'autres désirs naguère
J'étais conquis à mon insu.
J'aurais bien dû mettre une enchère.
Marinette, si j'avais su !

Et maintenant très las, panné,
Quand je me plains, pauvre trouvère,
Tu ris et fais le pied de nez.
Ah ! la destinée est sévère

Pour le chercheur de primevères
Qui trop tard, un jour, aperçut
Tes grands yeux bruns de bayadère.
Marinette, si j'avais su !

Envoi

Prince, vaut-il pas mieux se taire
Que de redire, l'air déçu
Comme un coquebin solitaire :
Marinette, si j'avais su !

Ballade Orientale.

Pour tes yeux couleur de bluet,
De lilas tendre et de pervenche,
L'affolante odeur de muguet
Du creux de tes seins, de tes hanches,
Pour l'amas de choses très blanches
D'où ton corps émerge parfois
Comme un bras nu hors de sa manche,
Pour faire l'amour avec toi

Dans les jardins du vieil Alger,
Au pied du Minaret qui penche,
Je veux, en un rêve léger,
T'évoquer errant sous la branche,
Et, près du jet d'eau qui s'épanche,
Pendant la sieste, en grand émoi,
Ourdir des ruses de Comanche
Pour faire l'amour avec toi,

Puis, ayant séduit le muet
Qui, farouche, et la lame franche,
Nuit et jour veille à ton chevet,
Au soleil filtrant par la planche,

Quand tes voiles en avalanche
Moulent ton corps, en tapinois
Soulever ta gandourah blanche,
Pour faire l'amour avec toi.

ENVOI

Mais mon rêve, hélas ! se déclanche,
Et je rumine en vain chez moi
Le moyen d'avoir ma revanche
Pour faire l'amour avec toi.

Ballade touchant la félonie d'un gage d'amour.

La bague que tu m'as offerte,
Mon âme, pour porte-bonheur,
Me ravit, mais sa pierre verte
Doit cacher un filtre enchanteur,
Car, à son contact, dans mon cœur,
Je sens le désir qui pénètre,
Le désir jaloux et rongeur...
Que ce gage d'amour est traître !

Quand d'une roche à pic déserte
Je regarde le flot grondeur,
Le vertige, frisson alerte,
Fait tourner ma tête, j'ai peur,
Et du gouffre fascinateur
Il me semble voir apparaître
Un corps de femme tentateur.
Que ce gage d'amour est traître !

De même cette agate inerte,
En sa troublante profondeur,
Me plaît, hélas ! et fait ma perte
Par son attrait doux et flatteur.

Car j'évoque en moi la splendeur,
La fleur exquise de ton être,
Ce calice fier d'impudeur.
Que ce gage d'amour est traître !

ENVOI

Princesse au fin profil vainqueur,
A ta porte, sous ta fenêtre,
Je meurs d'amour et de langueur.
Que ce gage d'amour est traître !

(*Ballades toutes nues.* Sansot, édit.)

Ballade de morte saison.

Le ciel est bleu, voici l'été.
Dites-moi, ma beauté si pure,
Par un beau soir si vous partez
Pour quelque villégiature,
Laisserez-vous à l'aventure
Se languir de vous, sans secours,
L'amant que l'absence torture,
Et l'aimerez-vous au retour?

Je sais bien qu'en prenant le thé
— Ce thé vert sans sucre et nature,
Qui, pareil à l'eau du Léthé,
Vous endort l'âme et la sature —
Vous rêverez sous la verdure
De tout, de rien, d'un doigt de cour
Ou d'un corsage de guipure...
Et l'aimerez-vous au retour?

Pourtant ce trouvère exalté
Adore, et son cœur vous le jure,
Ces étranges yeux vert bleuté,
Cette gorge insolente et dure

Et ces hanches dont la cambrure
Dessine une amphore d'amour
Des pieds menus à la ceinture...
Et l'aimerez-vous au retour?

Envoi

Ma princesse en miniature,
Cet amour, je l'ai mis autour
De vous, comme une enluminure,
Et l'aimerez-vous au retour?

GEORGES DRUILHET

Ballade amoureuse.

O Portia ! rose fleurie
Et bel astre au rayon charmant,
Qui, dans ton éclat de féerie,
Sur mon sombre exil vas semant
Joie et délice à tout moment,
Cœur sans détour sur qui je fonde
Un espoir qui jamais ne ment,
Je n'aime que toi seule au monde.

Quand chez d'autres le cœur varie,
Clément un jour, l'autre inclément,
Loyale et sans coquetterie,
Tu conserves fidèlement
Pour moi le même sentiment.
Ta tendresse m'attire, ô blonde,
Avec la force d'un aimant.
Je n'aime que toi seule au monde.

Tu m'évoques, de lys pétrie
— Vision d'un peintre allemand —
Ève en l'édénique prairie,
Madeleine pareillement
Aux cheveux couleur de froment,
Et Vénus, la perle de l'onde,
Que baise le flot écumant...
Je n'aime que toi seule au monde.

Envoi

Portia, sois douce à l'amant
Que ton regard d'ivresse inonde !
Je t'en fais ici le serment :
Je n'aime que toi seule au monde.

(Les Halles sereines, Lemerre, éd.)

MARCEL STRAUSS

Ballade des souvenirs mauvais.

Quand je te possède, Mimine,
  Je songe que ton corps menu
Se renversa sur la poitrine
D'autres amants plus tôt venus,
  Et que des baisers inconnus
Ont tari les sources de honte
    De tes seins nus...
Et vers ta gorge mes doigts montent.

Tu me fixes, mais ta rétine,
Je le sais, garde un coin pour eux;
Je sens l'image qui s'obstine
A repasser entre nous deux;
C'est l'autre qui loge en tes yeux
Quand je t'étreins et que je dompte
    Ton corps soyeux...
Et vers ta gorge mes doigts montent.

Ainsi qu'une sale vermine,
Les souvenirs rongent mon cœur.
Oh ! cette vermine extermine
Tous les germes de mon bonheur,
Et son travail empoisonneur
Dont le sang fera naître un conte
    Fleuri d'horreur,
Car, vers ta gorge mes doigts montent...

ENVOI

Mimine, écoute le bourdon
Du sang dans mon artère prompte.
Tu ris?... tu ris? mais tais-toi donc !
Garde ta gorge... mes doigts montent...

(Les Inutiles.)

H. DUROCH

Gladys, as-tu jamais été ?

Calice lourd de volupté,
Biche amoureuse et caressante,
O fruit fondant de mon été,
Mandore émue et frémissante,
Pâle et fragile adolescente,
Rayon de miel et de beauté,
O femme exclusive et pressante,
Gladys, as-tu jamais été?

Est-ce un vrai cœur que j'ai goûté
Au pourprin de ta bouche orante,
Un vrai regard que j'ai dompté
Sous ta paupière transparente,
Et par son odeur attirante,
Est-ce ta peau qui m'a tenté?
Fantôme de joie effarante,
Gladys, as-tu jamais été?

Serais-tu quelque être inventé
Par ma cervelle brimbalante,
Ou bien un fantôme argenté
Qui glisse dans la nuit troublante?
T'ai-je rêvée, âme brûlante,
Dont j'aimais la diversité :
Douce, ingénue et violente,
Gladys, as-tu jamais été?

Envoi

Prince, triste est la vérité :
La Toute-Belle qui nous hante,
Nous paraît d'autant plus touchante
Qu'elle n'a jamais existé.

(*Le Livre de l'Aimée*, E. Figuière, éd.)

FIN

TABLE DES MATIÈRES

CHOIX DE BALLADES

Paris. — Imp. PAUL DUPONT (Cl.). THOUZELLIER, Dr. 607.5.13